

Dossier de presse

LaScierie

Avignon 2026



Sommaire

Cie Chriki'Z - ImagOri.....	p.03
Skênê Productions - Sports et Divertissements	p.06
Cie Théâtre des Turbulences - Les couleurs du vivant.....	p.10
Cie La Vouivre - VIVARIUM.....	p.11
Cie Les Noces rouges - L'opium réside dans le pixel	p.18
Cie Jamais Je Mens - Désobéir ou Éducation européenne.....	p.22
Cie OkO - Jeux de corps.....	p.24
Cie du Crépuscule - Deux pas vers les étoiles.....	p.27
Collectif Le Ruisseau - Des éléphants sur la mer.....	p.29
Collectif Le Ruisseau - Les émigrés.....	p.32
Cie Marinette Dozeville - Études pour chevalières - Duo.....	p.34
Cie R.A.M.a - 3 poids 3 mesures.....	p.39
Cie Prosodie - Libre de Cojear.....	p.55
NAIF Production - Une pédagogie du conflit.....	p.58
Cie Act2 - Le Complexe des homards.....	p.68
Cie La Tâche - Les Beaux Draps.....	p.94
Collectif Mensuel - Zaï Zaï.....	p.97
Cie Catalina Rodriguez - Diatribe d'amour contre un homme assis.....	p.102
Cie le doute est permis - Poursuite.....	p.109
Cie Bast Hippocrate - Joyaux lourdement sous-estimés.....	p.111
Cie Chantons sous la pluie - Odalva.....	p.115
Cie du Prisme - Le songe d'une nuit d'été.....	p.117
Companhia Espaço Mágico - Nietzsche, ducheval nous ne savons rien.....	p.120
Cie MouvemenT(é) - Souvent je commence par tomber.....	p.128
Cie Supersueurs - collégienNe=p.....	p.137
Snowapple Collective - The Fairy Queens.....	p.138
Cie Mélodie Preux - Devenir Reine (ou Queen B).....	p.140
CHOLBIZ David Lafore - BOUM BOUM.....	p.143

ImagOri

Cie Chriki'Z



la terrasse

Avignon / 2026 - Agenda

L'univers tout en papier et en délicatesse d' « imagOri »



©

LaScierie / Chorégraphie Amine Boussa et Jeanne Azoulay / à partir de 4 ans

Publié le 5 juin 2026 - N° 345

Toute la beauté et la délicatesse du papier dans un voyage chanté et dansé orchestré par Amine Boussa et Jeanne Azoulay, pour ravir petits et grands dès quatre ans. Avec toute la légèreté de l'art japonais de l'origami, déployé dans la saisissante scénographie d'Hannah Daugreilh, Amine Boussa et Jeanne Azoulay ont construit un univers plein d'imaginaires. Formes, créatures, chimères et langages se rencontrent, se plient et se déplient avec pour maître-mot la découverte et l'acceptation de l'autre. Le papier, symbole de transformation, est à la fois source de lumière et facteur d'images, prompt à être suspendu ou manipulé par les trois personnages. Irradiée de musique et de chant, la pièce évolue au cœur des différences de chacun, mais au gré de leurs dialogues, tout à l'écoute de l'autre et de sa fragilité.

Nathalie Yokel



Envie de Culture-Avignon Critiquethéâtrales en Direct du festival off



Fi

ImagOri

Spectaclejeunepublic (à partir de 4ans)
Compagnie Chriki'Z

Dans un monde de papier, peuplé de créatures faites de plis et de formes, un voyageur surgit. Par sa danse aérienne et fulgurante, il tentera de rentrer en contact avec une de ces chimères de papier, qui se plie et se tord avec grâce, sous l'œil bienveillant de la gardienne des lieux.

Sur scène, tout est blanc. Le décor est entièrement fait en papier, en papier plié ou non. Les animaux gigantesques et minuscules et les lampes sont réalisés merveilleusement en origami. De grandes feuilles de papier virevoltent à travers cette magnifique scénographie d'Hannah DAUGREILH. Le papier premier matériau créatif utilisé par les enfants les transporte dans leur imaginaire.

Nous entrons dès le départ dans un monde féérique, magique où la poésie, la créativité, les émotions règnent entre un monde réel et un monde imaginaire.

La création lumière de Nicolas TALLEC souligne avec finesse , délicatesse ce monde fragile et merveilleux

Les costumes de Claude MURGIA sont magnifiques. Ceux de la chimère et de la soprano s'ajustent au décor d'origami et le bonnet rouge de l'inconnu symbolise la lente et douce rencontre avec la chimère.

Les danseurs, la chimère (Juliette BOLZER) et l'inconnu (Kevin GRATIEN) mêlant danse contemporaine et Hip-hop expriment avec brio et justesse la rencontre du monde réel et du monde imaginaire, l'acceptation de l'autre et de sa différence. Ils incarnent dans les mouvements de leurs corps les émotions de cette rencontre dans ce monde de papier

Ces deux merveilleux danseurs et une soprane à la voix magnifique et au langage inventé accompagnent ce récit sans paroles, guidant les enfants dans un espace imaginaire et émotionnel.

ImagOri est un spectacle sensoriel et sans paroles, une rencontre magique entre la danse, le chant lyrique et les arts visuels, une création douce et poétique qui stimule l'imaginaire dès le plus jeune âge. Allez-y en famille avec vos enfants car vous serez vous aussi emportés dans ce monde merveilleux !

Avec ImagOri, anagramme d'origami, laissez vos imaginaires s'éveiller !

Mireille – les 2M & Co.

Avignon le 16 juillet 2026

<https://www.culture-avignon.fr/>



Sports et Divertissements Skênê Productions





Le bestiaire agité de Regina Pessoa illustre l'opéra de Poche visuel inspiré de Sports et Divertissements de Satie, une création du metteur en scène et auteur Hervé Tougeron et de la compositrice et pianiste Catherine Verhelst , (Skênê Productions), à LaScierie au Festival d' Avignon

Les ombres poétiques de Regina Pessoa font leurs débuts au théâtre. Celui qui est l'une des figures les plus célèbres du cinéma d'animation contemporain portugais et européen a dessiné un carnaval d'animaux pour le spectacle musical "Sports et Divertissements" Plus d'un siècle plus tard , la compositrice Catherine Verhelst et le metteur en scène Hervé Tougeron ont sollicité Regina Pessoa qui a conçu un bestiaire agité et radical.

"Sports et Divertissements" est présenté comme un opéra de poche visuel inspiré d'une œuvre de 1914 d' Erik Satie. Plus d'un siècle plus tard, une adaptation mise en scène par Hervé Tougeron arrive au Festival Off Avignon, avec une musique de création de Catherine Verhelst et des illustrations de Regina Pessoa. Sports et Divertissements évoquent les nouvelles activités de loisirs de la bourgeoisie du début du XXe siècle, comme, par exemple, la chasse, le golf, le tennis, le yachting etc....

Regina Pessoa a un style immédiatement reconnaissable et inimitable dans le monde de l'animation. C'est la première fois que vous travaillez, pour le théâtre ?

« C'est la première fois que ce type de proposition m' était faite C'est Skene Productions, dirigé par Catherine Verhelst compositrice et Hervé Tougeron auteur , metteur en scène, un tandem connu pour son travail pluridisciplinaire , qui m'a demandé une série d'illustrations sur les textes de « Sports et Divertissements » d'Erik Satie, J'ai vraiment apprécié le projet. C'était un projet plus léger, c'était un projet drôle. Les pièces musicales d'Erik Satie sont accompagnées de textes insérés entre les portées . j'ai eu envie de faire des animaux pour les personnages qui jouaient ces textes et ces situations . »

Les dessins reviennent à un style de gravure expressionniste, avec des contrastes, des ombres, une dimension quasi psychologique chez les animaux, mais aussi beaucoup d'irrévérence. Nous reconnaissons votre ligne, votre style. Comment vous êtes-vous inspiré de ces dessins anthropomorphes ?

« En ce moment, ma grande préoccupation existentielle est le changement climatique. Je pense que c'est ce qui devrait être au cœur de la réflexion collective et non pas ces distractions que nous avons parce que c'est un changement climatique si flagrant chaque année plus prononcé. Ça devrait nous occuper, nous unir dans ce combat et ce n'est pas ce qui se passe. Cependant, les plus grandes victimes sont les animaux qui ne sont pas à blâmer. Ce sont des victimes innocentes. Alors peut-être que c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles j'ai décidé d'utiliser les animaux comme personnages et de les utiliser dans une attitude que mon sentiment était que les animaux disent: «Je n'ai rien à perdre. D'où cette attitude radicale parce que les animaux sont comme ça, non ? Ils sont honnêtes dans leur cruauté et dans leur fidélité, aussi dans la loyauté. J'ai exploré cette attitude d'honnêteté animale au maximum, un certain radicalisme dans leurs attitudes qu'ils n'ont rien à perdre comme le monde est.

Est-ce différent de dessiner pour le cinéma et de dessiner pour une projection qui va inter-agir avec les interprètes en direct ?

«les gens aimaient beaucoup les illustrations que j'ai faites, qu'étant même arrêtées, on avait l'impression qu'ils bougeaient. Et puis je me demande si ce ne sera pas mieux de cette façon parce que s'il y avait du mouvement, s'il y avait de l'animation, je pense que l'attention du spectateur serait perdue entre la projection en mouvement et la performance du plateau qui est le centre d'intérêt, non? Alors peut-être qu'il vaut mieux des illustrations et non des animations pour améliorer l'attention dans la musique, la mise en scène qui est le centre de la pièce ou des pièces, n'est-ce pas ? »

Mais son illustration est aussi au centre de la pièce. En 1914, lorsque l'album a été édité, elle associait la musique et les dessins de Charles Martin et l'auteur a parlé, de manière poétique et ironique, de «publication composée de deux éléments artistiques: le dessin et la musique. La partie de dessin est représentée par des traits. La partie musique par des points, des points noirs. »

« Dans un film, c'est ce qui arrive. On oublie souvent la bande sonore qui est présente, elle est invisible, mais elle est aussi présente que l'image. Pour Catherine et Hervé qui m'ont commandé l'œuvre, c'est aussi le cas. Ce sera comme un film en direct, disons, composé de l'image et de la musique, bien que je pense que dans ce cas, comme ils se produisent en direct, la musique sera le facteur le plus important. Mais c'est comme un film, il est composé de la partie sonore et de la partie visuelle. »

Regina Pessoa est habituée aux festivals d'animation, à savoir le Festival d'Annecy en France. Récemment, c'était aussi au Festival de La Rochelle, mais le Festival d'Avignon est-il quelque chose de nouveau ?

« C'est la première fois que mon travail est dans un festival de théâtre d'arts de la scène. Aby [Feijó] et moi sommes un duo créatif et nous avons toujours essayé, avec notre travail, de croiser les publics. L'un des exemples est que chaque fois que nous terminons un film, nous organisons une exposition, car nous faisons des courts métrages qui ont un marché très limité, faisant une exposition, nous élargissons le spectre du public. D'autre part, pour faire sortir le

film de l'écran, parce que le public verra une exposition, ce n'est pas la même chose que de regarder un film. C'est la première fois que mon travail est au Festival d'Avignon.

Par: Carina Branco RFI (RadioFrance International)



INÍCIO



PODCASTS



NOTICIÁRIOS



DESPORTO



DIRECTO

PT ▾



CONFIGURAÇÕES ▾



ÁFRICA LUSÓFONA

FRANÇA

ÁFRICA

INTERNACIONAL

[/ Programas](#) / [Artes](#)



ARTES

Bestiário inquieto de Regina Pessoa ilustra peça de Satie no Off Avignon

Publicado a: 14/07/2026 - 19:52



Ouvir - 16:27



Partilhar



Acrescentar na lista de leitura

As sombras poéticas de Regina Pessoa estreiam-se no teatro. Aquela que é uma das mais célebres figuras do cinema de animação contemporâneo português e europeu desenhou um carnaval de animais para o espectáculo musical "Sports et Divertissements" ["Desportos e diversões"] que está no Festival Off Avignon. A obra foi criada por Erik Satie há mais de um século e era composta por peças musicais com textos surrealistas. Agora, Regina Pessoa desenhou um bestiário inquieto e radical, inspirada pelo impacto das alterações climáticas.

Les couleurs du vivant

Cie Théâtre des Turbulences



VIVARIUM

Cie La Vouivre





« Trois mondes : un cosmos qui pulse à la vitesse de la lumière, un sous-bois bucolique, une mer de particules mouvantes. Trois tentatives d'y habiter: tour à tour, la danseuse Bérengère Fournier s'évanouit comme par magie, se végétalise et se laisse dessiner par le va-et-vient des particules sur son corps. Sans jamais voler la vedette aux atmosphères envoûtantes de VIVARIUM : ici, un arbre exhale une mince fumée, là une ombre turbulente remue derrière un drapeau blanc... »

**Victor Inisan
16 juillet 2026**

LYON BONDY BLOG



« VIVARIUM réussit le pari complexe de rendre la technologie profondément humaine et poétique.

L'interprétation habitée et intense de Bérangère Fournier, couplée à une scénographie vivante où la lumière et le végétal dialoguent en permanence, offre au public un voyage sensoriel d'une rare force. Une œuvre totale, aussi troublante que lumineuse, qui bouscule durablement nos perceptions et réveille notre sensibilité au vivant.

Un des grands moments de ce Festival Off Avignon 2026 à ne surtout pas manquer.»

Marie-Lou Broyer
29 juillet 2026



« Le corps de Bérangère Fournier devient le catalyseur et la page blanche d'une odyssée, transfigurée par l'adversité des éléments. »

« La danseuse anime une fable picaresque, qui met en rime écologie et technologie. La danse se fond et se transforme fond une suite de tableaux où la sève, la chair et l'organique se délitent ou, parfois, se ravivent selon le cycle des dérèglements. »

« Dans VIVARIUM, les questionnements et spéculations écologiques se subliment dans un environnement d'une haute sophistication visuelle. Voilà une façon inhabituelle et saisissante de sensibiliser à l'imminence de la catastrophe.»

Michel Flandrin

2 juillet 2026

UMOVE

MAGAZINE DE DANSE

« C'est sans doute là que VIVARIUM atteint son point le plus fort : lorsque la technologie ne vient pas illustrer un propos mais modifier concrètement notre expérience du temps et du regard. »

« Les éclairages rasants révèlent la chair là où la lumière frontale produisait auparavant une silhouette. Le spectacle ne raconte pas une métamorphose ; il la fait advenir sous nos yeux. »

« Rarement aujourd'hui une pièce contemporaine accorde une telle confiance à la lumière comme force narrative autonome. Rarement également un.e chorégraphe accepte de placer au cœur de son travail cette notion difficile de l'effacement, non comme disparition tragique mais comme condition de toute transformation. »

Cédric Chaory
14 juillet 2026



l'actualité du spectacle vivant

« Avec *VIVARIUM*, la compagnie La Vouivre propose un spectacle de danse envoûtant, à la lisière de la chorégraphie et des arts numériques [...] particulièrement jouissif pour les sens.»

« Cette performance nous propulse dans des contrées tantôt désertes, tantôt sauvages, pour un résultat franchement bluffant.»

« Portée par une musique entêtante, cette étrange modernité happe et hypnotise. »

« Il ne reste plus qu'à féliciter les artistes, dont le savoir-faire déborde largement les frontières de l'art théâtral traditionnel. À commencer par Samuel Faccioli et Bérengère Fournier, magistrale dans son rôle de « première femme du monde ».

Igor Hansen-Løve

12 juillet 2026

Les Inrockuptibles

par Jérôme Provençal

Publié le 10 juillet 2026 à 18h03

Mis à jour le 10 juillet 2026 à 18h03

Toujours dans le Off, autre solo féminin saillant : Vivarium, à la Scierie. S'inscrivant dans le champ chorégraphique, il a été conçu en binôme par Bérengère Fournier et Samuel Faccioli. Sur scène, Bérengère Fournier déploie une danse puissamment métamorphique au fil d'une succession étonnante de tableaux très sophistiqués, tantôt abstraits tantôt fortement imagés, amplifiés par le dispositif numérique d'Adrien Mondot et la musique de Julien Lepreux. Une captivante expérience immersive d'une vraie originalité.

L'opium réside dans le pixel

Cie Les Noces rouges



LaProvence.

**Festival Off : "L'opium réside dans le pixel".
Schizophrénie et addiction aux jeux vidéo : un
moment théâtral puissant**



On a vu à La Scierie, le fascinant seul en scène écrit et joué par Baptiste Dezerces. Visible jusqu'au 25 juillet. On a été impressionnés

Comment les jeux vidéo peuvent-ils devenir un refuge pour affronter la réalité ? Et pourquoi certains se tournent vers des mondes virtuels pour y trouver une liberté absente de leur quotidien ? Ces deux questions sous-tendent la narration de la pièce de Baptiste Dezerces, "L'opium réside dans le pixel" où se mêlent histoire d'amour en fiction, un deuil évoqué en mots sans pathos, le pouvoir ensorceleur des contes, la force du récit et de l'imaginaire.

Seul en scène, accompagné par des lumières contrastées, (la création de celles-ci réalisée par Timothé Douart tient de l'oeuvre d'art) Baptiste Dezerces perd volontairement le spectateur pour mieux le retrouver et le placer dans le même état d'incertitude que se trouve son narrateur. Acteur impressionnant, écrivain à sa manière des dysfonctionnements du monde d'aujourd'hui, il nous intrigue, avec ce qui est une évocation en mouvements de la schizophrénie, et nous émeut lorsqu'il aborde les questions de la mort et du partage. Sommes-nous dans la réalité ou le monde virtuel ?

On surfe de l'un à l'autre au contact de trois joueurs, mis en scène, et la force d'interprétation de Baptiste Dezerces passe par le corps autant que par la fluidité d'une parole au final simple et puissante. C'est beau, subtilement ironique, sombre et lumineux à la fois.

Jean-Rémi BARLAND, 16 juillet 2026

L'Opium réside dans le pixel

Texte, mise en scène et jeu : Baptiste Dezerces Collaboration

artistique : Barbara Atlan, Valentine Bellone Régie générale :

Etienne Coulomb

Scénographie : Diane-Line Farré

Nous entrons dans la salle. Le comédien est déjà en place dans un vieux fauteuil installé devant un écran de télévision, une manette de jeux vidéo à la main. Le spectacle n'a pas de début. Aura-t-il une fin ?

Il est absorbé par ce qu'il voit. De temps en temps, il s'adresse à un-e partenaire hors champ. Nous n'entendons pas les réponses. C'est l'un des trois personnages que l'acteur déploie devant nous. Chacun dans son rapport au jeu différent. Nous entrons dans le monde fictif que notre imagination se plaît à construire et à rendre réels, à partir de ces médias à écrans interposés.

Les deux premiers personnages ont encore un pied dans notre monde. Pour le troisième, plus rien. Il est totalement passé de l'autre côté du miroir. Jusqu'à s'y perdre. Car le jeu propose un monde à part entière où les émotions comme l'attirance, le désir, la peur, le sentiment de puissance et de sens à donner à l'action sont très réels, eux. Et autrement plus excitants que la banalité du monde dans lequel il vit, où la plupart du temps, on est passif, à attendre qu'il se passe quelque chose.

Par la puissance de sa parole et de son jeu, Baptiste Dezerces nous transporte à l'intérieur même des jeux et de ce qui le traverse. Un va et vient vertigineux entre la réalité et la fiction jusqu'à ne plus pouvoir déterminer ce qui est du réel ou de l'illusion. Jusqu'à ne plus pouvoir en sortir. Jusqu'à ne plus savoir où est la sortie, ni si même le jeu en a prévu une. Car dans ce monde virtuel, c'est le jeu qui est maître et ordonnateur de l'avatar du joueur.

Madeleine Esther, 16 juillet 2026

Désobéir ou Éducation européenne

Cie Jamais Je Mens



DÉSÔBÉIR !

Est-ce le mot qui effraie
ou la jeunesse qui le porte ?
Ou bien la nuit et son
bravillard qui s'avancent.
Ou encore la poésie que
la bienpensance croit
obsolette ? mais sans
laquelle jamais le monde,
depuis son aube, n'a
changé, jamais le monde
ne changera. Ne vous déro-
bez pas ! osez la jeunesse,
osez désôbeir !

YB. revue Soleils et Centre.

Jeux de corps

Cie Ok0





Envie de Culture-Avignon Critiquethéâtrales en Direct du festival off



fi

Jeux de corps

Compagnie OKO – chorégraphe Taya SKOROKHODOVA

Un spectacle destiné aux enfants (3 mois à 7 ans) et leurs adultes

« Le mouvement est présent dès la naissance chez l'enfant pour interagir avec le monde qui l'entoure. Ceux qui n'ont pas encore le langage, arrivent à trouver des moyens, par leurs corps, à jouer avec les autres, tels deux étrangers qui n'ont pas la même langue. »

Taya SKOROKHODOVA

Taya, d'origine russe, et Flore, d'origine franco-libanaise, sont deux danseuses talentueuses qui évoluent sur un tapis blanc. L'ensemble des spectateurs les entoure, assis à même le sol sur des tapis moelleux et colorés.

Cette configuration apporte d'emblée une vraie intimité dans les regards et facilite une belle proximité avec les comédiennes-danseuses. Elle offre également toute liberté au public de participer dès que les artistes l'y invitent.

Très vite, nous sommes entraînés dans la découverte de l'une et de l'autre à travers des jeux de mains, de pieds et de corps. Elles se découvrent, s'observent, s'invitent puis se repoussent pour aussitôt revenir l'une vers l'autre : l'échange n'a pas besoin de mots pour exister. Il apparaît simple et fluide. Les rencontres se poursuivent en suspension, au sol, dans l'espace, et toujours par le corps.

La musique et les chants traditionnels accompagnent ce spectacle sur lequel la danse vient naturellement s'imposer. Selon les sensibilités et les envies de chacun, la scène devient ainsi un lieu de rencontre entre parents et enfants, ou entre spectateurs et artistes, en toute liberté.

La compagnie OKO réussit pleinement son pari de prôner « un art accessible, poétique et adapté, ouvert à tous types de publics ».

Nous conseillons ce spectacle à tout le monde : la communication par le corps est l'essence même de notre humanité et voilà une belle occasion d'en profiter !

Marie – Les 2M & Co

Avignon le 9 juillet 2026

<https://www.culture-avignon.fr/>



« Jeux de corps » – La magie et la simplicité du mouvement – Avignon 2026

On a vu « Jeux de corps » de la compagnie OKO à la Scierie



Invité à se déchausser, le public prend place sur des coussins à même le sol, tout autour d'un tapis de danse blanc. Beaucoup de parents sont venus avec leurs enfants et ils sont tellement proches des danseuses que les plus jeunes ne peuvent résister à l'attrait de cet espace immaculé baigné de blanc.

Mais pas de soucis, Taya et Flore ont l'habitude de ces situations qui sont même parfois encouragées. Les courses sont maîtrisées, les pirouettes sont enroulées et les sourires sont omniprésents dans cette chorégraphie qui met en valeur la magie et la simplicité du mouvement.

Avec « Jeux de corps » Taya Skorokhodova, d'origine russe et Flore Khoury, d'origine franco-libanaise vous emmènent en voyage vers l'enfance. Les cultures se mélangent, la danse traditionnelle et les musiques de différents pays vous bercent et leurs élans vous invitent à convoquer cette liberté insouciante qu'on perçoit chez les enfants.

« Jeux de corps » trouvera sa place dans toutes les structures d'accueil de la petite enfance et ce spectacle semi participatif ravira les petits et les grands !

« Jeux de corps »

Du 5 au 25 juillet, jours impairs

13h10 40min

SCIERIE (LA)

Jeune public de 6 à 12 mois, jusqu'à 14 ans

Auteur·ice

De Taya Skorokhodova

Équipe artistique

Taya Skorokhodova – Chorégraphie

Flore Khoury en alternance avec Marion David – Danse

Taya Skorokhodova en alternance avec Héloïse Giret – Danse

Suzanne Devaux – Costumes

Jérôme Ferron – Diffusion

Jonathan Lefevre Reich – Création son

Deux pas vers les étoiles

Cie du Crépuscule





froggy's delight

le site web qui frappe toujours 3 coups

#Semaine du 27 juillet 2026 : rythme d'été

Spectacle de Jean Rock Gaudreault mis en scène par David Antoniotti avec Enzo Beaugheon, Manon Lheureux.

Junior a 10 ans. Mais soudain la peur s'empare de lui : il a raté son examen en classe et veut quitter sa ville pour Houston. Fan de la NASA, il se rêve astronaute. C'est sans compter Cornelia, une copine d'école qui ne le laissera pas partir seul...

Très belle surprise que ce spectacle jeune public qui mêle humour et émotion sur un texte formidable de l'auteur québécois Jean-Rock Gaudreault.

On est immédiatement avec les deux protagonistes interprétés avec grâce par le duo Manon Lheureux (lumineuse) et Enzo Beaugheon (poignant).

La mise en scène dynamique et intelligente de David Antoniotti leur donne un vrai synchronisme dans les mouvements, une vivacité dans les dialogues et une délicatesse des sentiments. C'est merveilleux !

A voir à partir de 7 ans jusqu'à beaucoup plus tant le propos (la confiance, l'altérité, le rêve) est universel et plaira autant aux adultes.

Un parfait spectacle jeune public au charme magique.



Nicolas Arnstam

Des éléphants sur la mer

Collectif Le Ruisseau





Programme Au Festival d'Avignon 2026, les spectacles du off à ne pas manquer (la dernière)

Par Hamdam Mostafavi • Aïnhua Jean-Calmettes • Victor Inisan • Nina Lacour • Sonya Faure • Ève Beauvallet

18 juillet 2026 à 14h20

Tout public

«Des éléphants sur la mer» du collectif Le Ruisseau

On parlera bientôt de lucioles et de poissons volants, de Calcutta et d'une vague scélérate. Mais sur le document que les jeunes membres du collectif Le Ruisseau confient aux professionnels qui pourraient accueillir leur pièce *Des éléphants sur la mer*, le volume de leur matériel - décor et objets compris, se fait modeste : «Valises de vêtements, une malle, un escabeau, petits accessoires : maximum deux mètres cubes.» Car la scénographie ici est quasi exclusivement composée de chemises d'homme que les deux comédiens étendent ou décrochent d'un fil à linge, qu'ils revêtent ou qu'ils se jettent à la figure en se chamaillant. Normal : Camille (Camille Alix) et Etienne (Etienne du Puy) sont sœur et frère. Eux qui ne se sont pas parlé assez souvent sont réunis pour donner corps à leur deuil, celui d'un père qu'ils n'ont quasiment jamais connus et qui a disparu en mer. Jamais sa dépouille n'a été retrouvée, ses chemises feront l'affaire qu'ils projettent de rassembler dans une grande malle qu'ils couleront en pleine mer. Que se dit-il dans ce doux spectacle poétiquement écrit par Louise Thiers ? L'absence, les jeux de ressemblance imparfaits et surtout la très jolie relation de ces frère et sœur. S.F.

A la Scierie (hors les murs), jusqu'au 24 juillet les jours pairs à 13h40 (1h05). A partir de 8 ans.

LES COULISSES de Marilyn...



Pascale

L'Avis de l'Equipe

On s'attend à voir une pièce dans une salle, mais nous sommes conduits vers un jardin. Là, à l'ombre des arbres, deux comédiens, frère et sœur dans l'histoire, vivent un quotidien marqué par la disparition de leur père. Toute leur énergie est tournée vers ce père, le vide qu'il a laissé. Camille et Etienne cherchent à combler ce vide avec les vêtements du disparu, omniprésents, comme une troisième présence, mais aussi par des pensées magiques pétries de poésie.

Ils partagent le rêve insensé mais vital d'agir pour retrouver ou simplement trouver ce père. Quelle vibration poétique dans les dialogues ! On s'embarque avec eux dans leur univers, on les suit dans leur quête et on admire leur capacité à embellir le quotidien

! Un beau spectacle !

Le 06/07/2026

Les émigrés

Collectif Le Ruisseau



la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

AVIGNON / 2026 - AGENDA

Louise Thiers monte « Les Émigrés » de Slawomir Mrozek, un texte qui explore la dureté de leur solitude



LA SCIERIE / TEXTE D'APRÈS
SLAWOMIR MROZEK / MISE EN
SCÈNE LOUISE THIERS

Publié le 28 mai 2026 - N° 345

Au sein d'une cave, deux hommes réfugiés dans un pays qui n'est pas le leur partagent la dureté de leur solitude. Ce sont les personnages des *Émigrés*, pièce de Slawomir Mrozek mise en scène par Louise Thiers à La Scierie.

L'un est un exilé politique, l'autre un exilé économique. C'est tout ce que nous savons sur XX et AA, les deux personnages grâce auxquels l'auteur polonais Slawomir Mrozek aborde la question du déracinement et de la précarité dans *Les Émigrés*. Interprétés par Maxime Djordjalian et Nathan Prieur à La Scierie, ces deux hommes que tout oppose sont contraints de cohabiter dans une cave. « *Tel un duo de clown blanc et d'Auguste, explique la metteuse en scène Louise Thiers, ils se soutiennent dans une réalité qui les abîme, (...) doivent compter l'un sur l'autre pour survivre* ». C'est le soir de la Saint-Sylvestre. Ailleurs, les festivités laissent éclater l'insouciance d'un monde qui les ignore. Entre moments de tension et de joie, les deux réfugiés, eux, s'affrontent, avant de voir apparaître les premières lueurs de leur complicité naissante.

Manuel Piolat Soleymat

Études pour chevalières - Duo Cie Marinette Dozeville

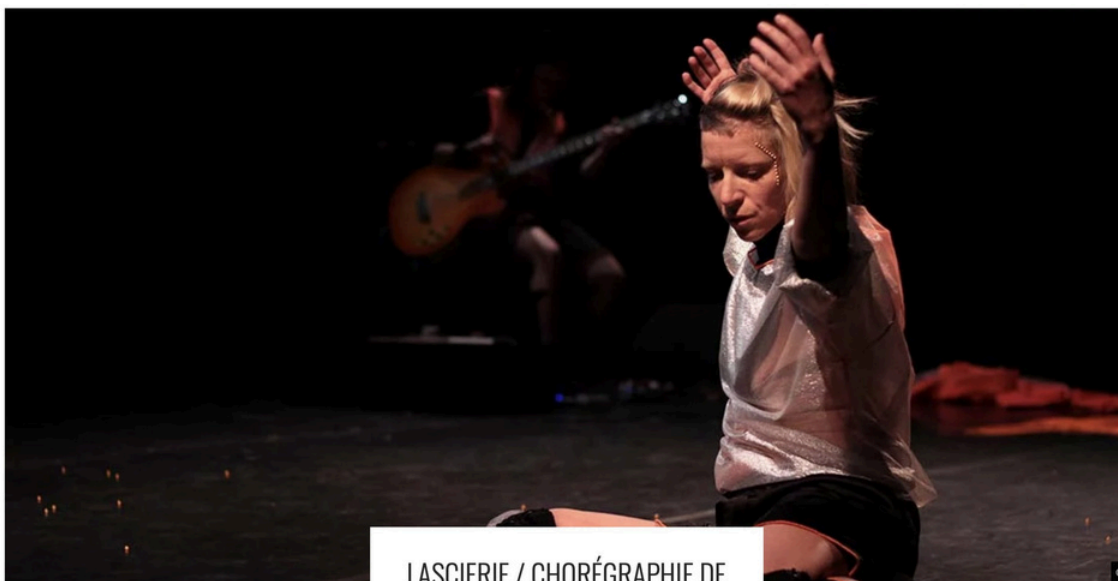


la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

AVIGNON / 2026 - AGENDA

« Études pour Chevalières-duo » : Marinette Dozeville célèbre la sororité dans un duo danse/musique



LASCIERIE / CHORÉGRAPHIE DE
MARINETTE DOZEVILLE

Publié le 5 juin 2026 - N° 345

Duo danse et musique en compagnie d'une bassiste, *Études pour Chevalières-duo* voit Marinette Dozeville créer un rituel chevaleresque dédié à la sororité.

Avec Vénus, Lilith, les Amazones, Marinette Dozeville a depuis quelques temps orienté son travail chorégraphique autour de figures féminines mythologiques. Les Chevalières n'en font sans doute pas partie, mais pour ce retour à une pratique solo, en compagnie de la bassiste Fanny Lasfargues, la danseuse et chorégraphe en invente l'existence. Elle crée ainsi « *un hommage chorégraphique et musical à la sororité où chaque mouvement est une célébration, une dédicace à la force collective des femmes et personnes non binaires* ». Duo danse et musique qui transforme le plateau en lieu de rituel chevaleresque, *Études pour Chevalières-duo* pose la première pierre d'une thématique destinée à se décliner en trois pièces autonomes.

Eric Demey

« Études pour Chevalières – duo » ou se préparer au combat



La chorégraphe Marinette Dozeville et la bassiste Fanny Lasfargues éprouvent dans *Études pour Chevalières – duo* un répertoire de danses chevaleresques à la sobriété puissante.

Sa danse précise et engagée fait émerger des possibles féministes. La chorégraphe Marinette Dozeville incarnait dans le solo *Là, se délasse Lilith...* (2018) la libération d'un corps féminin, puis, avec l'ensemble *AMAZONES* (2021), livrait sa version dansée du poème-roman *Les Guérillères* de Monique Wittig, avant de déployer un geste sororal et militant avec *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde* (2024). *Études pour Chevalières – duo* mise sur un dispositif dépouillé, où une danseuse et une musicienne font dialoguer leurs pratiques, entre combativité et tendresse.

À genoux, visage penché vers le sol, elle rebondit, fait claquer ses mains avec précision. Les gestes sont répétitifs, scandés, déterminés. À côté de Marinette Dozeville, Fanny Lasfargues fait sonner des riffs de sa guitare basse. Les grésillements se répandent dans l'espace en nappes, et s'entrechoquent à la persévérance des gestes, dont les itérations font écho à un mouvement de balancier. **Les deux performeuses, côte à côte, ne se regardent pas. Leur écoute, et leur lien sororal, transparaissent pourtant.**

Si le calme est de mise, les costumes – amples shorts de sport noirs, genouillères et protège-tibias – annoncent la proximité d'un combat. Cette tension, qui prépare à la lutte, cohabite avec une progression émancipatrice : des moulinets de bras, des variantes du pas de bourrée, des balancés subtils, où le genou se plie sur le côté, dans un mouvement de balancier qui rappelle la liberté rebondissante de l'Américaine Trisha Brown. **Tandis que la danse redéfinit les contours de l'espace scénique, la musique, sinueuse, dialogue avec les gestes et se mêle à eux.** Ils semblent constituer un répertoire de danses chevaleresques, déjà exploré dans *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde*.

Loin de produire un sentiment de redite, la répétition de ces gestes, qui insistent comme s'ils voulaient laisser leur empreinte sur le sol, semble plutôt ancrer dans le corps de la danseuse, une force, un engagement, une détermination. Elle porte en elle la puissance des expérimentations collectives et du militantisme. **Loin des danses grandiloquentes, qui galvanisent dans la brutalité tout en brandissant un étendard politique émancipateur, les danses de Marinette Dozeville déploient leur force avec sobriété.** Ce qui les rend d'autant plus puissantes.

« Études pour Chevalières – duo – Avignon Off 2026 »

Un exercice d'empuissancement par la danse

6 juillet 2026

Une cavalerie est une formation combattante à cheval et donc armée. Ici, elle est militante plus que militaire, avec pour terrain de lutte, la scène. Une scène investie comme on investit un champ de bataille, en sachant qu'une bataille n'est pas toute la guerre... À la différence des chevaliers d'antan, qui en armures lourdes servaient Dieu, la foi chrétienne chevillée à l'âme et à l'arme, Marinette Dozeville danse la question féministe depuis une bonne décennie, et là, point de heaume, de lance, d'écu ; ici, l'étendard féministe est brandi en dansant et jouant de la guitare, par deux femmes complices d'une sororité combattante et artistique à toute épreuve.

Sur la grande scène noire de la Scierie, Marinette, la chorégraphe, et Fanny Lasfargues bassiste et compositrice ancrée dans le *groove*, montent au front. La lutte sera âpre, réclamera de l'endurance, de la ténacité et de la discipline, de la mesure aussi, celle des pas de la danseuse et celle des notes de la musicienne. Par des mouvements d'ensemble, en lignes droites, croisées ou circulaires, en diagonales, par contournements et charges de front, les deux chevalières travaillent la cadence, les accélérations et les ralentissements nécessaires à une bataille de longue haleine et qui se doit de triompher en portant haut l'oriflamme d'une sororité universelle... Mais déjà, aux accords harmonieux ou criards, crescendos rocks de l'électrique guitare basse de la Chevalière de Lasfargues, et à la rythmique des pas cadencés de la Chevalière de Dozeville, aux exercices scéniques de cette troupe de deux, répondent en bande son, les cris, chants et slogans de milliers d'autres chevalières envahissant la plaine sociale, déferlant *manifestement* par les rues du monde entier : « Ahora sororidad ! » Oui, c'est maintenant, « Solidarité avec les femmes ! »



Certes, *la mère* des batailles (déjà une femme !) n'est pas pour tout de suite, peut-être que justement, il n'y aura pas de « mère-bataille » ou de grande marée, mais seulement des *filles-bagarres*, des *sœurs-affrontements*, de nombreuses petites guérillas de chaque jour, de chaque lieu, intime ou extime. C'est pourquoi il faut se préparer avec rigueur et constance, travailler, *étudier* la question : comment avancer, de quel pas, à quel rythme, jusqu'où, seule, à deux ou groupées... Déjà au féminin pluriel, avec Julie Barbier, Laurence, Langlois, Pauline Tremblay pour les regards extérieurs, avec Dagmara Stephan pour les costumes, avec aussi Louise Rustyan et Agathe Geffroy pour la création lumière, avec encore d'autres chevalières de l'ombre ou d'arrière-garde, car il en faut – toutes et toujours déterminées et audacieuses. En même temps qu'une recherche, *Études pour Chevalières-duo* est déjà la célébration des luttes, celles passées, en cours ou à venir ; un hommage déjà présent aux sœurs de combat, un rituel fort et impressionnant qui donne envie de s'engager, d'entrer dans le mouvement et le son, crinières au vent. Cette dernière création de Marinette Dozeville est un appel à une osmose sororale, à une fusion des énergies et, déjà en scène, on ne sait plus qui accompagne qui, la musicienne la danseuse ou l'inverse... Elles vont l'amble.

Si pendant longtemps on a dit des femmes solidaires des hommes qu'elles étaient « fraternelles », on peut désormais dire des hommes solidaires des femmes engagées, qu'ils sont sororaux ou même *sororales* !

Le spectacle vivant n'est pas seulement vivant, il peut aussi donner vie à du nouveau.

Jean-Pierre Haddad

Cie R.A.M.a

3 poids 3 mesures





Sceneweb

« Avec 3 fois rien, 3 poids, 3 mesures
fait des merveilles ! »

**« Dans ces saynètes aussi jolies
que facétieuses, la danse a le
premier rôle. »**

Belinda Mathieu



« 3 poids, 3 mesures », science et poésie



https://p1phaso.4/os Pceienrerew Pebla.n.fr/c/hwepn-caouitibent/uploads/2026/07/pierre-plancheneult-25-scaled.jpg]

Dans **3 poids, 3 mesures**, Fabrice Ramalingom compose un trio ludique et poétique, qui explore l'effet de la gravité sur les corps.

Qu'est-ce que la danse, sinon la réponse des corps à la gravité ? C'est ce qu'explorent Zaza, Tom et Vincent, joyeux personnages-danseurs qui tombent et se balancent à des câbles dans **3 poids, 3 mesures**. Créé en 2025 par Fabrice Ramalingom – danseur dans les années 1980 chez Dominique Bagouet et qui œuvre avec sa compagnie, R.A.M.a, depuis 2006 –, **ce trio ludique, adressé au jeune public, nous entraîne dans un monde enchanteur grâce à la poésie des corps**.

Rouge, vert et bleu : les couleurs des combinaisons des interprètes évoquent les trois couleurs primaires de la lumière blanche. Le ton est donné : **3 poids, 3 mesures** parlera de physique. Et, en effet, ce spectacle se dévoile comme une traversée ponctuée d'expériences scientifiques, qui entendent piquer la curiosité des enfants. D'abord, les interprètes font tomber des objets : un foulard, une plume... Qu'est-ce que ça fait si on relâche son tonus musculaire ? Si ces démonstrations ludiques rappellent d'abord une émission télévisée de vulgarisation scientifique, elles nous transportent progressivement dans un univers plus poétique. Une grande bache en plastique éclairée par de la lumière noire figure des paysages de mer et de montagne pour évoquer la danse des plaques tectoniques. Les performeurs se transforment ensuite en scientifiques-alpinistes, équipés de baudrier, pendus à un câble, pour tenter de s'envoler grâce au contrepoids. Dans ces saynètes aussi jolies que facéieuses, la danse a le premier rôle. Tonique, précise, lignes géométriques et corps souples, elle se révèle en portés élégants et phrases gracieuses, et porte avec simplicité leur propos, sans jamais tomber dans l'illustration ou la démonstration. **Avec 3 fois rien, 3 poids, 3 mesures fait des merveilles !**

Belinda Mathieu – www.sceneweb.fr

3 poids, 3 mesures

Conception-chorégraphie Fabrice Ramalingom

Avec Vincent Delétang, Tom Lévy-Chaudet, Elisabeth Merle

Création lumière Juliette Romens

Paysage sonore Matthieu Doze

Régie générale Bastien Pétillard

Production R.A.M.a

Coproduction L'Escale – Ville de Tournefeuille, Odysseus Blagnac, La Genette Verte, La Maison Danse CDCN Uzès Gard Occitanie pour la version espaces non dédiés

Accueil en résidence Montpellier Danse dans le cadre de l'accueil en résidence à l'Agora avec le soutien de la Fondation BNP Paribas ; Micadanses ; L'Escale – Ville de Tournefeuille, CND Centre National de la Danse à Pantin.

Ce projet bénéficie d'un soutien financier du Réseau Danse Occitanie au titre de l'aide à la création. R.A.M.a est conventionnée par la DRAC Occitanie, subventionnée par la Ville de Montpellier et soutenue par la Région Occitanie au titre de l'aide à la création artistique.

Durée : 40 minutes

À partir de 7 ans

Vu en juillet 2026 à LaScierie, dans le cadre du Festival Off d'Avignon



Téléchargez Gratuitement

Ouvrir

Téléchargez Gratuitement

Ouvrir

Abonnez-vous à notre newsletter
E-mail ,

Je m'abonne !

Dans le moteur de recherche,
plus de 22 000 spectacles
référéncés

Rechercher



L'amuse-danse !

« Déchirer l'air et l'espace. »

**« Une impression de futilité
délicieuse et de jouissance de
l'instant dansé. »**

Geneviève Charras





"Trois poids, trois mesures": Fabrice Ramalingom champion du poids léger



Leçon de physique ou de danse selon Laban? Loi de la gravité tout simplement incarnée par pieds et mains de maître à danser. Le poids est chose grave et conséquente dans la chorégraphie de Fabrice Ramalingom qui s'attèle ici à un sujet de choix. Trois interprètes haut en couleurs, tenue de travail style salopette pour nous faire voir et sentir le poids de nos existences. Déjà dans maintes expressions familières du langage courant: le poids plume, la femme légère et bien d'autres encore qui donnent lieu à des envolées, des échappées belles ou des chutes sensibles et impressionnantes. On tombe de haut en observant ce trio de charme qui joue et gagne en simplicité et authenticité. Rôles bien campés tout en verve et agilité. Loin d'être une simple démonstration pédagogique, ce "3 poids 3 mesures" instruit autant sur les lois physiques que sur l'ingéniosité de la composition chorégraphique, l'écriture, la signature d'un style. Des bonds, des déliés, des tours et toute une grammaire pour retomber sur ses pattes ou simplement déchirer l'air et l'espace que le danseur est sensé transporter en commun. Une bûche vient s'il le fallait prouver que les corps s'y déploient à l'envi dans une scénographie mouvante et lumineuse enrobante, enveloppante pour mieux les contenir ou les lancer hors de la gravité. Et voler bien sur à l'aide de harnais et de la force des coudes des compères devient possible. Oiseau propulsé dans les airs le temps de s'apercevoir que le sol résiste.

Du bel ouvrage séduisant, enjoué, accessible qui laisse une impression de futilité délicate, d'aisance, et de jouissances de l'instant dansé. Le poids du monde est franchissable et ce joyeux trio gagnant est bonne pioche au tiercé des tombées chorégraphiques. Et si Terpsichore était une femme légère ?

Publié par Geneviève Charras à 18:22

A la Scierie festival Avignon le off jusqu'au 22 juillet

Ouvert aux publics

« La chute comme apprentissage de la vie. »

**« Un entrelacement savamment
chorégraphié entre science et
poésie. »**

Laurent
Bourbousson



3 poids, 3 mesures, le jeune public irrésistible de la compagnie R.A.M.a

21 juillet 2026 /// Les retours (<https://ouvertauxpublics.fr/les-retours/>)

Fabrice Ramalingom propose une irrésistible pièce destinée au jeune public. Quand l'attraction terrestre devient un jeu pour petits et grands.

Il y a Zaza (Elisabeth Merle), Tom (Tom Lévy-Chaudet) et Vincent (Vincent Delétang), nos joyeux compagnons de *3 poids, 3 mesures* avec lesquels le public va cheminer autour du mystère de la gravitation.

À travers différentes expérimentations — est-ce que le poids d'un objet influence sa chute, par exemple ? —, le trio s'adonne à la chute. Dans un entrelacement savamment chorégraphié, Zaza, Tom et Vincent s'en donnent à cœur joie de tomber faux, mais pour de vrai. Il y a une approche circassienne absolument remarquable dans l'écriture de Fabrice Ramalingom.

« *Parfois, il faut savoir tomber pour mieux se relever* », nous disent-ils. Avec eux, la parole se lie au geste et fait de la chute une douce métaphore de l'apprentissage de la vie.



Si la chute est expérimentée, qu'en est-il du vol ? Qu'à cela ne tienne, Tom s'imaginer en Icare et prend son envol au-dessus du plateau, à l'aide de ses deux compagnons de jeu. Zaza devient alors la « savante » de l'histoire.

Si vous vous demandez comment cela se passe sous l'eau, nos savants ont la réponse. À l'aide d'une bâche, nous voici transportés dans les profondeurs des océans, face à d'étranges yeux nous scrutant. L'illusion est parfaite.

Elisabeth Merle, Tom Lévy-Chaudet et Vincent Delétang sont savoureux dans leur interprétation et mettent toute leur virtuosité au service d'une pièce de qualité.

Transformant ainsi l'espace de jeu à loisir, Fabrice Ramalingom enchante petits et grands avec ses démonstrations ludico-scientifiques amusantes et fait de la loi de Newton une pièce de danse captivante pour jeune public... et pour les grands !

Laurent Bourbouson

Crédit photo : © Pierre Planchenault

3 poids, 3 mesures jusqu'au 22 juillet, à 14h30, à LaScierie (<https://www.lascierie.coop/festival-avignon-off/programmation/3p3mOFF2026>)

Générique

Conception-chorégraphie : Fabrice Ramalingom / Interprétation : Vincent Delétang, Tom Lévy-Chaudet, Elisabeth Merle / Création lumière : Juliette Romens / Paysage sonore : Matthieu Doze / Régie générale : Bastien Pétillard

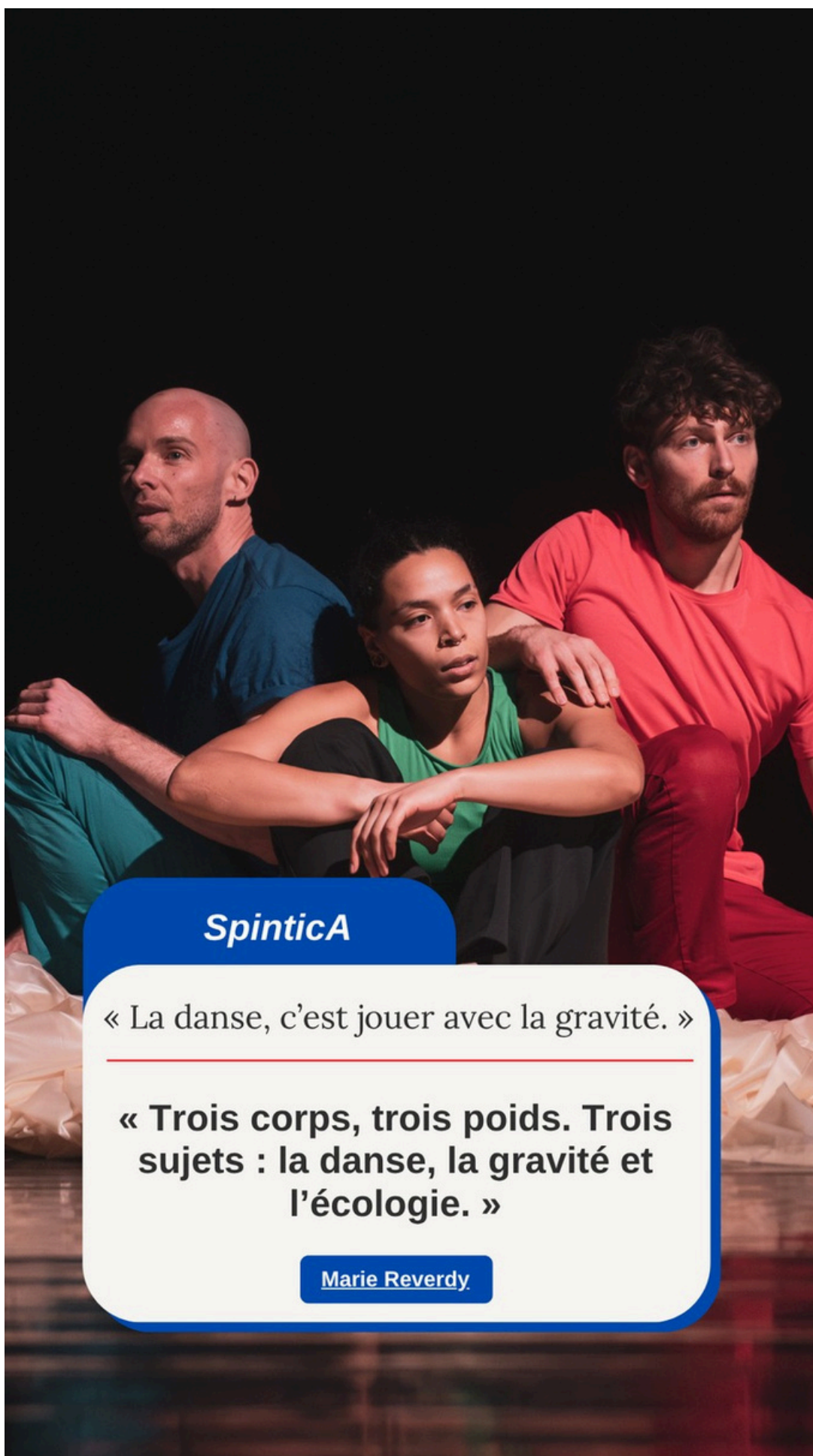
Production : R.A.M.a

Coproduction : L'Escale – Ville de Tournefeuille, Odysseus Blagnac, La Genette Verte, La maison danse CDCN Uzès Gard Occitanie pour la version espaces non dédiés.

Ce projet bénéficie d'un soutien financier du Réseau Danse Occitanie au titre de l'aide à la création.

Accueil en résidence : Montpellier Danse dans le cadre de l'accueil en résidence à l'Agora avec le soutien de la Fondation BNP Paribas ; Micadanses ; L'Escale – Ville de Tournefeuille, CND Centre National de la Danse à Pantin.

Soutiens : R.A.M.a est conventionnée par la DRAC Occitanie, subventionnée par la Ville de Montpellier et soutenue par la Région Occitanie au titre de l'aide à la création artistique.



Spintica

« La danse, c'est jouer avec la gravité. »

**« Trois corps, trois poids. Trois
sujets : la danse, la gravité et
l'écologie. »**

Marie Reverdy

Spintica

3 poids, 3 mesures – Fabrice Ramalingom à la Scierie / Avignon



Spectacle jeune public à partir de 7 ans / Critique jeune public à partir de 7 ans

Que se passe-t-il si je jette un caillou vers le ciel ? Il retombe. Pourquoi ne tombe-t-il pas vers le ciel où je l'ai lancé ? Parce qu'il existe une force qui nous attire toujours vers la Terre. Et cette force, elle s'exerce sur tout ce qui a un

poids : les gens, les cailloux, les plumes, les animaux qui marchent à quatre pattes, les insectes, les champignons, les pots de fleurs, etc.



3 poids, 3 mesures – Fabrice Ramalingom © Pierre Planchenault

Il y a quelque chose que j'aime bien dans ce spectacle, c'est qu'il y a une très belle bâche qui ressemble à la surface de l'eau, à une montagne, à un nuage, qui peut servir de sol ou de cabane. Cette bâche est légère et elle retient l'air, ce qui donne l'impression qu'elle ne retombe jamais tout à fait sur le sol.

C'est une bâche qui a déjà joué dans d'autres spectacles. On pourrait dire que c'est une bâche professionnelle : c'est bien plus écologique comme ça.



3 poids, 3 mesures – Fabrice Ramalingom © Pierre Planchenault

Les trois danseuses aussi sont des professionnels, ils et elle s'appellent Zaza, Tom et Vincent. Pour elle et eux, la danse, c'est jouer avec la gravité, grâce à leurs muscles, à leurs poids, et aux contrepoids qu'ils et elle ont appris à faire.

C'est un spectacle que tu pourras peut-être voir dans un théâtre, ou peut-être voir en dehors des théâtres.

Ce spectacle s'appelle *Trois poids, trois mesures* parce qu'il met en scène trois danseuses, donc trois corps et trois poids. Il parle aussi de trois sujets : la danse, la gravité et l'écologie.

Marie Reverdy

Conception-chorégraphie : Fabrice Ramalingom

Interprétation : Vincent Delétang, Tom Lévy-Chaudet, Elisabeth Merle

Lumière : Juliette Romens

Paysage sonore : Matthieu Doze

Régie : Bastien Pétillard

Production : R.A.M.a

Coproduction : L'Escale – Ville de Tournefeuille, Odyssud Blagnac, La Genette Verte.

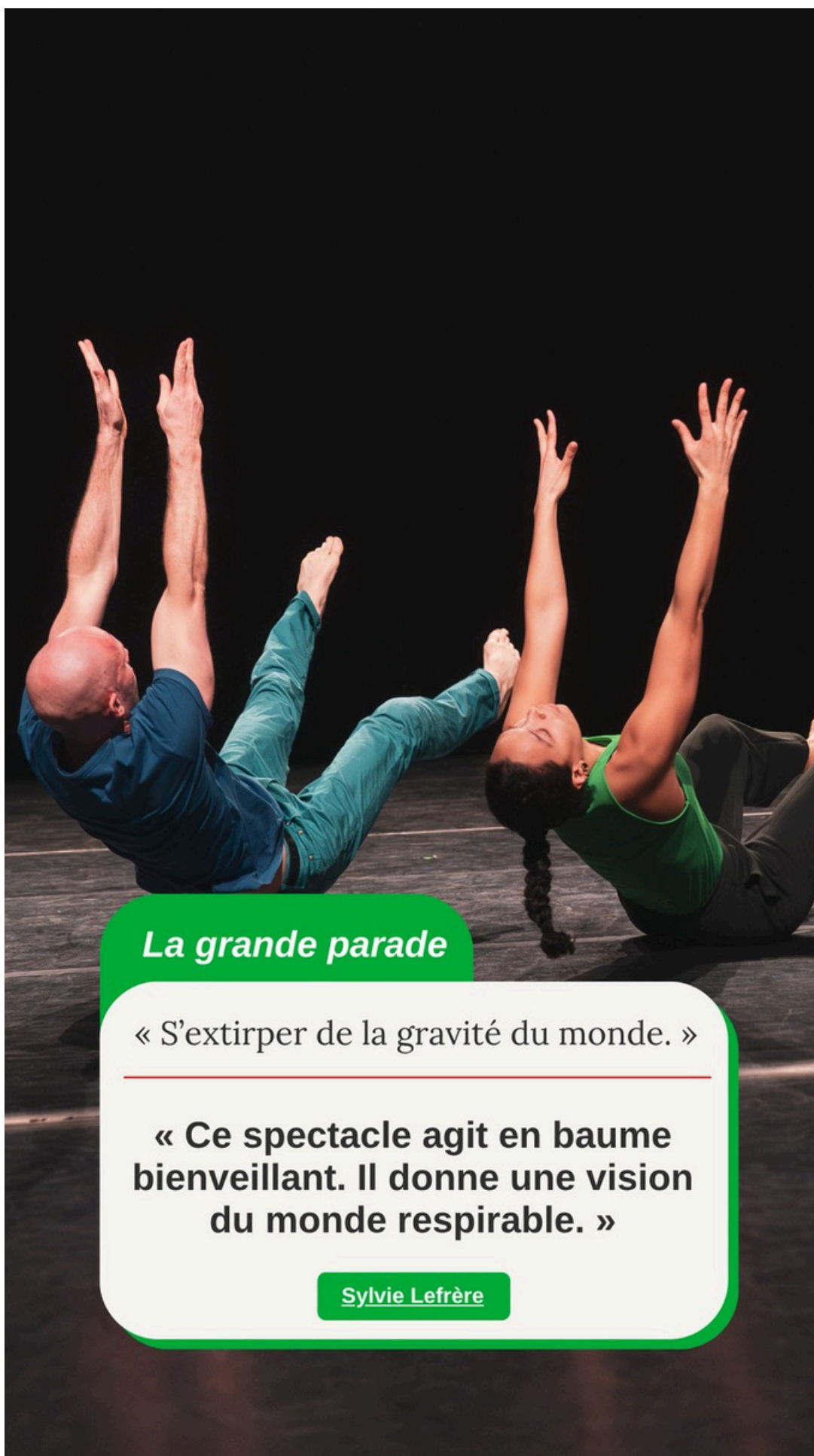
Ce projet bénéficie d'un soutien financier du Réseau Danse Occitanie au titre de l'aide à la création.

Accueil en résidence : Montpellier Danse dans le cadre de l'accueil en résidence à l'Agora

avec le soutien de la Fondation BNP Paribas ; Micadanses ; L'Escale – Ville de Tournefeuille, CND Centre National de la Danse à Pantin.

Soutiens : R.A.M.a est conventionnée par la DRAC Occitanie, subventionnée par la Ville de Montpellier et soutenue par la Région Occitanie au titre de l'aide à la création artistique.

Marie Reverdy 13 juillet 2026



La grande parade

« S'extirper de la gravité du monde. »

**« Ce spectacle agit en baume
bienveillant. Il donne une vision
du monde respirable. »**

Sylvie Lefrère

« 3 poids, 3 mesures » : la légèreté d'être de tout son poids

mardi 14 juillet 2026 21:36 Écrit par : Sylvie Lefrere

Published in Théâtre

Affichages : 315



Facebook



Twitter



Pinterest



LinkedIn

powered by social2s



Par Sylvie Lefrère
Lagrandeparade.com/

Apparaît sur le plateau nu un trio composé d'une danseuse et de deux danseurs, Zaza, Tom et Vincent, vêtus de combinaisons de travail colorées, verte, rouge et bleue.

Ils sont à l'image d'un nouvel étendard, celui des expériences. Ils sont les ouvriers qui vont oeuvrer à actionner la curiosité des spectateurs sur le thème de la gravité.

Quel plaisir de goûter à la légèreté d'être grâce à eux et de s'extirper pendant quelques minutes du poids de notre quotidien, de la gravité du monde.

Fabrice Ramalingom, danseur chorégraphe, crée pour la première fois un spectacle jeune public. Il joue avec les corps et les mots, dans l'interstice de l'humanité et de celle de la science.

Les danseurs glissent sur les métaphores qu'ils expriment par leur danse collective, et leurs conversations ludiques. Ils nous offrent une pièce instructive, esthétique et teintée d'humour.

C'est l'ouverture des meilleures conditions d'apprentissage, mobiliser les questionnements, ouvrir les pensées réflexives et philosophiques.

Leurs trois corps sont les outils qui oscillent entre poids et mesures.

Ils rythment la danse. Ils cadencent le processus de compréhension.

Dans leurs jeux de balanciers, ils explorent la soif de liberté, les

limites, les possibles, entre la terre et le ciel, le minéral et l'eau.

Le rêve empirique de l'homme de voler est avoué, et expérimenté sous le toit du monde.

La danseuse et les danseurs pèsent de tout leur poids par leurs présences, effleurant sans cesse des sensations grisantes et légères.

Ce spectacle agit en baume bienveillant pour le jeune public et ses accompagnateurs.

Il donne une vision du monde respirable, où ils peuvent s'autoriser à

être acteurs. Faire des essais, des tentatives, des prises de risque.

A leur insu, ils sont acteurs de leur vie, celle qui se joue devant eux.

Ils sont dans le pouvoir de multiplier « 3 poids et 3 mesures » et de se mettre en marche pour aller plus loin, tournés vers leur avenir.

3 poids, 3 mesures

Conception et chorégraphie : Fabrice Ramalingom

Avec Vincent DELETANG , Tom LEVY-CHAUDET,

MERLE Elisabeth

Musique : Matthieu DOZE

Création lumière : Juliette ROMENS

Régie générale : Bastien PETILLARD

Compagnie : R.A.M.A

A partir de 6 ans

Ici Vaucluse

« Le coup de cœur Jeune Public. »

**« Un spectacle de danse drôle,
poétique et totalement
renversant. »**

Marie Vernay.





[FESTIVAL OFF D'AVIGNON]

Le coup de cœur Jeune Public à ne pas manquer !

8 juillet 2026 dans le 6/19

3 poids, 3 mesures : La gravité s'invite à la Scierie !

Avis aux familles et aux esprits curieux ! Le Festival Off d'Avignon pense aussi aux plus jeunes avec une programmation riche et captivante. Parmi les pépites de cette édition, la chronique culturelle d'ICI Vaucluse met à l'honneur un spectacle de danse drôle, poétique et totalement renversant.

"Trois poids, trois mesures" est une invitation à explorer le mouvement et les lois de la physique comme vous ne les avez jamais vus. À partir de 6 ans, suivez les aventures de Zaza, Tom et Vincent dans une odyssée corporelle pleine d'humour et de légèreté.

Le pitch ? Une étude loufoque du corps en mouvement inspirée par les théories de Isaac Newton. Comment notre corps et l'univers s'attirent-ils mutuellement dans l'espace ?

Pendant deux semaines, les danseurs vont jouer, explorer et faire vibrer la scène à travers une scénographie vivante et évolutive. Le décor se métamorphose sous les yeux des spectateurs, transportant petits et grands tantôt dans le sable, en pleine mer, sur la lune ou au milieu des nuages. Un spectacle à couper le souffle... ou plutôt, « à tomber par terre » !



Cie Prosodie

Libre de Cojear





LIBRE DE COJEAR **dans la sélection *RFI*** **Avignon 2026**



rfi_pt et 2 autres

Audio d'origine

...



rfi_pt Modifié • 40 min

Continuamos em Avignon, país do teatro no mês de Julho, e nos próximos dias publicaremos a entrevista a Ana Lorvo que sobe a palco em duas peças no Festival Off Avignon: "Libre de Cojear" e "Andromak". Fique atento. [#analarvo](#) [#festivaloffavignon](#) [#festivaldavignon](#)
Voir la traduction



analorvo 36 min

[@lacompanieprosodie](#) ❤️

Répondre



analorvo 30 min

Mise en scène la grande
[@alice.schwab](#) ❤️

Répondre



20



4



Aimé par [lascierie_avignon](#) et 19 autres personnes

il y a 1 heure

« LIBRE DE COJEAR », FRIDA KAHLO EN MAJESTÉ

Posted by *redaction* on 14 juillet 2026 · *Laissez un commentaire*



lebruitduoff.com – 14 juillet 2026

LIBRE DE COJEAR – Compagnie Prosodie. – La Scierie, Studio. – Du 4 au 25 juillet à 15h00. 55mn – Relâche 15 et 22.

Fière. Droite. Devant nous. Dès son entrée. Elle le sera jusqu'au bout. Au-delà de la douleur. Au-delà de tout. Fracassée elle sera debout. Fièvre et droite.

De sa belle voix grave et puissante, peut-être un peu trop dans cette petite salle de la Scierie, Ana Lovo nous emmène en espagnol surtitré, dans le sillon de l'immense Frida Kahlo. Avec les mots d'Alice Schwab.

L'accident terrible du bus numéro 15. La collision avec le tram. Tragique du destin. Quelques chaises renversées suffiront à dire la bascule. Le constat clinique fera le reste. Corps cassé. Brisé. Démantelé. Bousillé à jamais. Comme ces bribes de corps. Marionnettes qui dessinent habilement les autres personnages.

Toutes ces lettres accumulées. Restées sans réponse. Tout cet amour qui vibre de l'intérieur. Toute cette peinture qui emplit tout. Même le désastre. Surtout ça. L'insupportable. L'indicible. Diego. Diego mon amour. Quand elle est « crucifiée par la douleur et par l'angoisse. Une pluie d'or sur l'accident. » Clouée au sol. Dans ce tutu rose dérisoire. Jeu d'un habile trompe-l'œil. Danser sur des corps endormis. Frida vole. Et ce murmure soudain. Frida est folle. Lentement quitter ce costume noir qui l'abrite depuis le début. Lentement un pas de danse. Brisée. Heureuse. « Libre de moi entièrement. » Emplie de don Diego. Mais jamais de réponses à ces paquets de lettres. Fatiguée. Désarticulée. Seule et vieille. Une odeur de tequila. Rejoindre les Aztèques. Couleur et fleur rouge pour les morts. Un 13 juillet de 1954. À Coyoacán. Mexique. Elle s'appelle Magdalena Frida Carmen Kahlo. Elle est debout devant nous. Fièvre et droite. Libre de boîtier. Un instant précieux.

Arthur Lefebvre

NAIF Production

Une pédagogie du conflit (ou comment bien jouer à la bagarre)



« UNE PEDAGOGIE DU CONFLIT » : JEU DE MOTS, JEU DE VILAINS !

Posted by *redaction* on 11 juillet 2026 · *Laissez un commentaire*



lebruitduoff.com – 11 juillet 2026

UNE PEDAGOGIE DU CONFLIT – Naïf Production – La Scierie – 5 – 19/07 – 15H50.

La compagnie avignonnaise NAÏF Production est de retour dans le OFF, à la Scierie, qui devient, petit à petit, le lieu de la danse dans le OFF. Elle y présente sa nouvelle création, à la fois intelligente et drolatique, intitulée « *Une pédagogie des conflits* »... Toute la philosophie du projet réside dans ce « *une* » : il souligne que celle-ci est la leur, mais qu'il en existe bien d'autres !

Matthieu Deseigne-Ravel et Lucien Reynès ont toujours marqué leur intérêt pour leurs congénères comme pour la marche du monde. Et force est de constater que dans celui qui nous entoure, les raisons de faire preuve de pédagogie ne manquent pas : les conflits sont nombreux, et lorsque tout semble paisible, un autocrate au teint orange s'emploie lui-même à en lancer de nouveaux !

Les Naïfs proposent – et pensent – que ces tensions sont anciennes, remontant aux premiers hommes sur Terre. Leur approche évoque d'ailleurs l'idée que l'on se fait de la vie de ces lointains ancêtres... Et ils ne se priveront pas d'énumérer, dans une kyrielle de définitions, ce que peut être un Homme : ses caractéristiques, ses contradictions, ses ambivalences...

Au début du spectacle on distingue au sol un grand tapis gris. De part et d'autre du plateau, à cour et à jardin, trônent deux petits piédestaux en bois clair, deux micros sur pied et deux enceintes. Les deux artistes arrivent chacun dans leur couloir de nage, montent sur la caisse en bois et se penchent vers le micro, réglé trop bas – comme dans ces soirées de remise de prix où les lauréats, gênés, semblent croire qu'il faut coller leur bouche à l'appareil pour être entendus. La posture est hilarante... et le reste sera à l'avenant. C'est drôle, loufoque. Les acrobaties, improbables mais virtuoses, s'enchaînent. La pièce, d'une intelligence folle, fait rire tout en incitant à réfléchir. On observe nos contradictions à travers le prisme d'une voix off qui nous raille, et de ces deux virtuoses qui nous singent...

Qu'est-ce qui distingue l'animal de l'homme ? En bons cartésiens, on pense immédiatement à notre cerveau, bien plus développé par rapport à notre taille que celui des autres mammifères. Pourtant, les deux compères exposent une vérité troublante : contrairement à toutes les autres espèces, l'Homme ignore où est sa place dans le grand cycle du monde. Pire encore, il n'utilise pas son potentiel ludique pour apprendre... alors que les animaux, eux, le font !

Enlacés, emberlificotés dans leurs membres, les deux danseurs ne s'économisent pas. Ils poussent à l'extrême toutes les trouvailles de ce duo qu'il faut absolument aller découvrir, les jours impairs, sans tarder.

Emmanuel Serafini

Photo Laure Neron

Une Pédagogie du Conflit (ou comment bien jouer à la bagarre) de Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes / Festival Avignon OFF, La Scierie

Dans cet exercice situé entre lutte, acrobatie et jeu, Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes, en « jouant à la bagarre », apprennent autant à s'affronter qu'à se rencontrer. Dans Une Pédagogie du Conflit, le conflit devient une manière de faire relation, et l'affrontement une manière de faire danse.



Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes, *Une Pédagogie du Conflit* © yul_lens (Louya Kounkou Yul)

Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes sont acrobates et empruntent autant à la danse, au combat, qu'au clown. Une approche maladroite, un regard de travers, un pied qui trébuche, et voilà que commence, tout à la fois, la rencontre, le désaccord, la danse et l'affrontement.

Le titre nous met sur une moitié de piste : il y a bien une histoire de pédagogie, certes, mais celle-ci ne se fait pas par un geste éducatif descendant, elle se fait par l'horizontalité du jeu. Le faire-semblant de la cour de récréation, l'apprentissage par mimétisme, la vérité de la fiction.



Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes, *Une Pédagogie du Conflit* © yul_lens (Louya Kounkou Yul)

Entre amitié et conflit, entre étreinte, judo et lutte, Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes explorent la relation entre alter ego.

Pas de deux, tête à tête, corps à corps, *Une Pédagogie du Conflit* se déploie sur un plateau devenu ring, arène, tapis de lutte ou tatami, sur lequel les corps se regardent, se toisent, se bousculent, s'empoignent, se jettent l'un sur l'autre, se repoussent et tombent parfois enlacés, comme K.-O., à l'instar des boxeurs qui s'écroulent dans les bras l'un de l'autre.



Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes, *Une Pédagogie du Conflit* © yul_lens (Louya Kounkou Yul)

Le langage du corps s'amplifie au micro, comme une conférence sans parole qui aurait à dire sur la nature du corps en conflit : *mieux vaut le conflit que la solitude*. Dans une « recherche compulsive de relation », empruntant aux gestuelles des parades de défis et au choc des combats de brame, Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynes laissent apparaître, dans les interstices de la bagarre, quelques élans de danse contact.

Le prologue nous l'avait annoncé : « ils ne mourront pas de jouer mais ils joueront à mourir ». Alors, pour continuer à pouvoir vivre de jouer, le secteur culturel invite les spectateurices à signer la pétition du 1% culturel obligatoire.



CRITIQUES

UNE PÉDAGOGIE DU CONFLIT : JOUER À MOURIR

ÉMILIE ADE

18 JUILLET 2026 | CIRQUE DANSE FESTIVAL D'AVIGNON

Festival Avignon OFF – Naïf Production présente à La Scierie le spectacle *Une pédagogie du conflit (ou comment bien jouer à la bagarre)*, hérité de la forme courte *Polémique* créée en 2023. Les chorégraphes et interprètes Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynès y poursuivent leur recherche acrobatique autour du conflit et de la violence comme moteurs d'un enlacement humain.

Un grand carré gris, délimité par deux micros, deux enceintes, et deux cubes de bois à cour et jardin : deux hommes entrent dans cet espace neutre, et tentent de prendre la parole. Aucun mot ne sort de leurs bouches ouvertes, malgré leurs tentatives répétées. C'est une voix narratrice qui prend le contrôle de l'histoire : « *Dans le règne animal, le jeu est d'une importance capitale* ». Commence alors un documentaire animalier bien singulier, dont le sujet serait l'être humain – ou plus précisément les êtres humains, en tant que membres d'une espèce relationnelle. Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynès y jouent des joueurs, toujours l'un en quête de l'autre, dans un acrobatique équilibre indissociable entre tendresse et conflit.

LA CERTITUDE DU DÉSÉQUILIBRE

Face à l'isolement, le seul salut des êtres humains est la pratique de la relation. Animal social, sa survie même dépend des autres, et des liens tissés à travers la méfiance et le soupçon. Une fois conscients de la présence de l'autre, les deux danseurs-acrobates vont pouvoir s'adonner à cette chorégraphie de l'apprivoisement mutuel, dans une première séquence particulièrement drôle : marchant le plus loin possible l'un de l'autre, de petits pas fragmentés les rapprochent. Puis une main tendue, qu'une autre n'arrive pas à serrer. Comme nous le décrit toujours la voix omnisciente, les deux êtres humains développent une série de « stratégies d'approche raffinées et complexes » : on rit beaucoup de ces gestes qui échouent, se heurtent, se répètent, et de la candeur avec laquelle les deux personnages muets semblent découvrir le monde social.

Alors que le contact
s'instaure, il se gangrène
tout de suite : chaque geste
comporte lui un potentiel de
violence. Les deux danseurs
parviennent avec une
grande justesse à activer

devant nous ces états de
corps duels, ces endroits
précis de bascule entre le

jeu et le conflit. Sans jamais forcer le trait, la double lecture s'impose : c'est notre regard qui va presque « décider » du caractère agressif ou bien accidentel d'un contact physique entre eux. Pour déployer ce langage physique, Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynès se sont appuyés sur l'acrobatie ainsi que le jiu-jitsu brésilien, deux pratiques qui s'appuient autant sur une dimension de contrainte et de lutte que sur celle d'un lâcher-prise et d'un besoin de rapprochement. Et toujours à l'horizon la chute, inévitable, qui prend une dimension presque cruelle quand elle est causée voire recherchée volontairement par l'autre.

» Les deux danseurs parviennent avec une grande justesse à activer devant nous ces états de corps duels, ces endroits précis de bascule entre le jeu et le conflit.



© Laure Néron

Dans une scène particulièrement bouleversante, épaissie d'une création sonore dense au rythme vibrant des battements d'un coeur, l'un des deux hommes est à terre, tandis que l'autre tente de le réanimer. De son poing fermé,

il frappe la poitrine de l'homme inerte, dans des gestes dont la lente et brutale répétition saisit le coeur. Mais à mesure que le massage cardiaque s'intensifie, celui-ci se transforme en agression : le geste du secours devient celui de l'attaque. Cette dichotomie se répète à nouveau dans une étreinte qui devient vectrice de rejet et de dégoût, et d'autres gestes encore qui, à mesure qu'ils se répètent et s'intensifient, se chargent d'une violence insoupçonnée.

LA VOIX ET L'ÉLAN

Une fois relevés, les deux hommes semblent condamnés à construire ensemble cette cohabitation de la tendresse et de la cruauté : leur relation et leurs emboîtements deviennent de plus en plus inextricables. La voix off, qui a quitté sa neutralité documentaire, leur adresse

une question : « autre chose ? ». Mais les deux interprètes sont complètement noués l'un à l'autre, ils ne peuvent aller chercher aucune « autre chose » en dehors de leur intrication. Le changement de modalité de cette voix, troisième entité invisible, est très intéressant : distancée durant toute la première partie par sa fonction de narratrice, elle laisse parfois la place à du discours poétique et adressé (« Son départ est une éventualité que je ne veux pas envisager ».)

” *Le changement de modalité de cette voix, troisième entité invisible, est très intéressant : distancée durant toute la première partie par sa fonction de narratrice, elle laisse parfois la place à du discours poétique et adressé.*

Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynès ont travaillé avec l'auteur Guillaume Cayet pour l'écriture de ce texte discret mais présent, qui accompagne les corps sans jamais les écraser de longues et lourdes sentences.



© Fred Lataste

C'est même le jeu inverse qui est proposé lors d'une scène malicieuse, dans laquelle les deux interprètes tentent à nouveau de s'exprimer au micro. C'est finalement en se donnant des coups avec qu'ils vont faire émerger des mots (« égoïste », « bâtard », « cruel », « parasite », « assisté », « féroce », « barbare »...) Étiquettes sommaires et trop étroites, insultes désincarnées ou bien abus de langage médiatique, qui se répètent tellement qu'elles se défont de tout leur sens. Mais une semi-parole retrouvée, pour ces deux

humains en quête de qualificatifs qui finissent par utiliser les fils des micros pour s'intriquer encore davantage.

« *Ils ne mourront pas de jouer, ils joueront à mourir* » : la voix nous le rappelle, et les corps des deux danseurs aussi. Le fil du micro devenu lasso, les deux danseurs retrouvent pleinement ce jeu d'enfants avec lequel ils valsent depuis le début, dans une scène très touchante qui se métamorphose en un gracieux et ample final. Pris dans leur mouvement rotatif, ils se portent et s'envolent dans un contrejour de plus en plus marqué, les projecteurs du fond de scène éclairant désormais la direction du public (et le reste de cette humanité contradictoire). On ne distingue bientôt plus que leurs ombres, qui disparaissent en laissant pourtant la trace de leur tendre conflit.

En faisant du conflit non plus le symptôme d'un échec de la relation mais la condition de son apparition, en miroir de l'attachement qui la constitue également, *Une pédagogie du conflit (ou comment bien jouer à la bagarre)* décale notre regard sur la violence. Celle-ci n'est jamais spectaculaire ou démonstrative, elle se glisse dans les interstices des gestes les plus ordinaires, où l'étreinte peut appeler le rejet, le secours se muer en agression. Sans chercher à résoudre cette contradiction, Mathieu Desseigne-Ravel et Lucien Reynès en font le moteur d'une écriture chorégraphie et acrobatique d'une grande sensibilité.

Cie Act2

Le Complexe des homards



la terrasse

Le journal de référence
des arts vivants en France

34^e saison!

108

**LASCIERIE / CHORÉGRAPHIE CATHERINE
DREYFUS / À PARTIR DE 8 ANS**

Le Complexe des Homards

danse

Catherine Dreyfus reprend à son compte l'expression de Françoise Dolto, dans le contexte plus actuel d'une adolescence «!connectée!».



© Christophe Raynaud de Lage

Le Complexe des Homards ou la vulnérabilité de l'adolescence face aux représentations de soi, par Catherine Dreyfus.

L'adolescence, ou la vulnérabilité! : c'est en ce sens que Françoise Dolto décrivait cette période si particulière du développement de l'être humain, à l'instar du homard qui fait sa mue, déposant sa carapace, dans l'attente fragile de sa nouvelle peau. Catherine Dreyfus, qui a construit son parcours de chorégraphe en investissant notamment la création jeune public, en déployant sa pédagogie auprès d'enfants et d'adolescents, s'est nourrie de son observation pour alimenter cette création. Comment se construisent les jeunes, dans leurs représentations du corps, de soi, et du monde, face à une société devenue hyper connectée!? La quête de l'image parfaite est un dogme qui se cogne à la recherche, plus intime, de l'identité. Dans une scénographie modulable, deux personnages, sous le regard de leur aîné, traversent de multiples états de corps et se confrontent à leurs propres transformations.

Nathalie Yokel

Avignon Off. LaScierie, 15 boulevard du quai Saint-Lazare, 84000 Avignon. Du 4 au 24 juillet à 16h les jours pairs, relâche les jours impairs. Tél. : 04 84 51 09 11. Durée : 50 min

2026 – avignon en scène(s)

Coup d'Oeil

Date :15/07/2026

Peter Avondo

Lien vers l'article :

<https://coupsdoeil.fr/2026/07/le-complexe-des-homards-catherine-dreyfus-critique/>



APERÇUS
FESTIVAL OFF AVIGNON

Le complexe des homards : D'une carapace à l'autre

Au tiers-lieu La Scierie, dans le cadre du Festival Off Avignon, Catherine Dreyfus présente cette pièce décalée sur l'adolescence. Un sujet que la chorégraphe confie notamment à deux jeunes interprètes, pour exprimer, par le corps, cette période qui le met généralement à mal.



© Christophe Raynaud de Lage



Peter Avondo
15 juillet 2026

Lors de leur mue, les homards se retrouvent soudain sans carapace, totalement vulnérables dans ce passage d'un corps à l'autre. Partant de cette image, en écho à la théorie de Françoise Dolto qui en découle, **Catherine Dreyfus** imagine une pièce qui met en scène deux adolescents, dans la traversée de cette grande période fondatrice pour tout être humain. Sous ses airs de documentaire animalier qui assume pleinement son décalage, avec **Gianluca Girolami** en guise de démonstrateur, *Le complexe des homards* trouve une porte d'entrée intéressante vers son sujet, qui s'apprête à se déployer dans les corps de deux jeunes interprètes à l'énergie débordante.

Une identité à construire

Fédérica Miani et **Victor Lamard-Paget** (en alternance avec **Robin Fabre Elissalde**) sont donc les spécimens à scruter dans cette étrange phase qu'est le passage à l'âge adulte. Une observation qui se structure en plusieurs séquences, alternant scènes de récit et tableaux chorégraphiés, mais ne laisse jamais aucun repos aux corps des deux interprètes. Dans cette sollicitation permanente s'écrit une chorégraphie qui se nourrit essentiellement du break, et repose sur le travail individuel avant de s'étendre à une écriture partagée. Dans cette dynamique, danseuse et danseur marquent leurs interprétations d'une empreinte qui leur est personnelle. Une singularité qui se reflète dans la dramaturgie.

Et pour cause, l'allégorie de la construction de soi est abordée dans son ensemble. D'abord chacun dans sa chambre, cherchant une identité parmi les vêtements et accessoires, les homards finissent évidemment par se rencontrer. Par-delà la notion de façonnage social qui concerne tous les ados depuis bien longtemps, Catherine Dreyfus s'intéresse alors à la manière dont les écrans modifient les corps de ces adultes en devenir. Au cœur d'une scénographie faite de miroirs, le rapport à l'autre s'efface au profit du regard sur soi. La chorégraphe donne ainsi une lecture actualisée de la métaphore du homard, portée par des interprètes talentueux.

« Le complexe des homards » chorégraphie la mue fragile de l'adolescence – Avignon 2026

On a vu « Le complexe des homards » de la compagnie ACT2 à la Scierie



À l'âge adulte, le homard mue : il quitte son ancienne carapace et traverse alors une phase de grande vulnérabilité. L'adolescence lui ressemble : un moment à vif, exposé au regard des autres comme aux remous des émotions et des contradictions.

Sur le plateau, deux jeunes danseurs cherchent leur identité sous le regard vigilant d'un aîné. Leur corps change, leur image se déforme : le miroir, bientôt relayé par les réseaux sociaux, fragmente la perception qu'ils ont d'eux-mêmes. Leur chambre, d'abord refuge intime, glisse vers un espace virtuel où chacun peut essayer d'être ce qu'il désire, ou ce qu'il croit devoir devenir.

Cette pièce chorégraphique hybride aborde la mue fragile de l'adolescence dans un langage à la fois physique, animal et théâtral.

Région



À Avignon, l'opération séduction des compagnies alsaciennes

Au Festival d'Avignon, Du 4 au 25 juillet, le Festival "off" d'Avignon, aux mêmes dates que le "in", a convié 1 432 compagnies. Dans cet immense marché concurrentiel, comment les compagnies d'Alsace tirent-elles leur épingle du jeu, alors que le secteur culturel reste sous tension?

tacle vivant, qui s'étale du 4 au 25 juillet, on fête les 60 ans du "off" et les 80 ans du "in". Dirigé par Tiago Rodrigues, le "in" met à l'honneur la langue coréenne quand le "off" célèbre la Méditerranée. L'offre foisonnante du "off" donne le vertige. Comment les compagnies alsaciennes se démarquent-elles parmi les 1 800 spectacles annoncés, entre théâtre, seules-scène, récits intimes, danse, cirque, jeunesse ?



Le spectacle de Catherine Dreyfus (ACT 2), *Le Complexe des homards*, fait danser l'adolescence au miroir des réseaux sociaux : à voir à la Scierie à 16 h, les jours pairs. Photo fournie

Prêt, mécénat, fonds propres, financement participatif

Sans les dotations de la région Grand Est, de l'Union européenne (UE-Feder) et celles de villes partenaires (Strasbourg, Mulhouse), ces troupes régionales - Dinoponera/Groupe Tongue, ACT2, Les Héroïnes de la métamorphose, Sorry Mom et La Soupe compagnie - ne pourraient pas se produire à Avignon. L'enveloppe de la Région et de l'UE s'élève à 35 000 € par compagnie. Sauf que cette année, les coûts de transport du décor, de la location du créneau de la salle, du matériel technique et de la communication sont à la charge des artistes. C'est pourquoi, outre l'aide publique, certaines

ont lancé un financement participatif. D'autres engagent quelque 20 000 € sur leurs fonds propres. D'autres encore recourent à un prêt ou au mécénat.

Maintenir un équilibre financier pour rencontrer des programmeurs venant de toute la France faire leur marché à Avignon : l'équation est délicate à résoudre dans un contexte défavorable à la culture de service public. Dernièrement, la Région a supprimé le pôle d'aide au spectacle vivant de son agence culturelle. Aux restrictions budgétaires s'ajoutent des interventions politiques de plus en plus fréquentes, remettant en cause la liberté de création et de programmation.

Durant le "off", la compagnie de danse ACT 2 donne rendez-vous à 16 h à la Scierie, les jours pairs. La chorégraphe mulhou-

sienne Catherine Dreyfus espère faire aussi bien qu'en 2024, quand elle avait cartonné avec *Le Mensonge*. Les contacts tissés alors avaient débouché sur la diffusion de 110 représentations échelonnées sur plusieurs saisons. Cet été, la Mulhousienne présente *Le Complexe des homards*, une création sensible sur l'adolescence en prise avec les réseaux sociaux. S'appuyant sur une diffusion et une équipe solides, la chorégraphe se veut confiante.

« Les rencontres avec les programmeurs se raréfient »

C'est dans les rues de la Cité des papes que l'aventure théâtrale démarre lors du tractage. La distribution de flyers prend des allures d'impromptu per-

formatifs rivalisant d'effets. *L'Amie*, la pièce immersive entrelaçant marionnettes, pop-up et théâtre d'ombres de la Soupe compagnie, n'en manque pas. Au Totem, théâtre jeune public, Éric Domenicone et Yseult Welschinger adaptent l'imagier du duo d'auteurs-illustrateurs Icinori (à partir de 2 ans). « En dehors du Festival d'Avignon, les occasions de rencontrer les programmeurs se raréfient », estiment les duettistes de la Soupe compagnie. « Le "off" permet de diffuser les projets, de maintenir un lien avec les réseaux professionnels et de garantir la continuité d'un parcours de compagnie. »

Avec *L'Amour après*, la Strasbourgeoise Laure Werckmann clôt sa tétralogie consacrée aux héroïnes de la métamorphose. Sa mise en scène débute dans le

noir du théâtre, où la voix de Marceline Loridan-Ivens s'élève. Dans la salle Présence Pas-teur, à 18 h 20, la comédienne Mireille Roussel ravive la trajectoire de cette « rousse, gauchère, juive », comme se définissait Marceline, rescapée de la Shoah. Le récit de cette femme de cinéma et d'écriture, farouchement libre et rebelle, **bouleverse par sa vitalité.**

L'importance du bouche-à-oreille

À 22 h 15, dans la même salle, c'est l'équipe de Dinoponera/Groupe Tongue qui joue *On ne choisit pas ses fantômes*. En s'inspirant librement de l'œuvre du cinéaste suédois Bergman, le Strasbourgeois Mathias Moritz défile l'histoire d'un couple écartelé entre ses désirs, mensonges et fantômes. De la mise en abyme théâtrale à la fiction, les comédiens Déborah Chérière et Lucas Partensky dissèquent avec

force. Son humour dédramatise le sujet, permet de comprendre et de prévenir.

Au côté de l'autrice, un trio survitaminé - Vincent Beal, Isabelle Lobel et Hervé Therrouse - investit, à 14 h, le théâtre de la Porte Saint-Michel dans la Cité des papes. Ne bénéficiant d'aucune aide publique, la compagnie alsacienne a lancé une cagnotte fixée à 12 000 €. À quelques jours du départ, près de la moitié avait été collectée. La compagnie veut croire en sa chance... Et "Pourkoipà" ?

une précision chirurgicale nos tourments existentiels.

Pour deux dates seulement, les 9 et 19 juillet au Théâtre des Brunes, la chanteuse Christel Kern reprend son récit hommage à Maurane avec Philippe Decock, le pianiste de l'artiste belge.

Amours sorcières s'appuie sur la musique flamenca et classique espagnole. Né à Strasbourg, le collectif Telescopik retrace dans ce conte musical, le destin des Républicains qui ont fui Franco et trouvé refuge en France. L'exode de la Retirada se déploie aux Trois Raisins, à 19 h.

Quel accueil les festivaliers, les critiques et les programmeurs feront-ils aux artistes alsaciens ? Dans les rues d'Avignon, le bouche-à-oreille a des effets aussi puissants que le mistral.

Textes : Veneranda Paladino
Festival d'Avignon, du 4 au 25 juillet. Tarifs : 20 € à 14 €. Programme complet sur le site : festivaloffavignon.com

Osmose Radio

Date : 21/07/2026

Ecouter le potcast :

<https://vimeo.com/1211805145?share=copy&fl=sv&fe=ci>



Écouter le Podcast :

<https://vimeo.com/1211805145?share=copy&fl=sv&fe=ci>

CitizenKid

Date : 06/07/2026

Laurine Nicot

Lien vers l'article :

<https://www.citizenkid.com/sortie/le-complexe-des-homards-cie-act2-a1071485>



Le Complexe des Homards - Cie ACT2 +8 ans



Ça parle de quoi ?

Découvrez "Le complexe des Homards" en famille ! Un spectacle de danse de 50 minutes, drôle, visuel et ultra-connecté, qui décrypte l'adolescence et l'impact des écrans avec une énergie folle.

> En savoir +

Ville d'Avignon | Avignon

Du 4 juil. 2026 au 24 juillet 2026

Danse

Soyez le premier à donner votre avis !

Partager

Découvrez "Le complexe des Homards", un spectacle de danse captivant dès 8 ans

Avis aux familles présentes au **Festival d'Avignon Off 2026** ! Si vous cherchez une sortie culturelle forte, rythmée et profondément ancrée dans le quotidien des pré-ados et des ados, ne manquez pas "**Le complexe des Homards**". Présentée par la talentueuse **Compagnie ACT2**, cette création chorégraphique hybride mêle danse, animalité et théâtralité pour aborder avec beaucoup de finesse les bouleversements de l'adolescence à l'ère des réseaux sociaux. Une pièce percutante à partager en famille **dès 8 ans**.

La métaphore du homard : grandir sans carapace

Le titre du spectacle s'inspire directement d'une célèbre métaphore de la psychanalyste **Françoise Dolto** : l'adolescence y est comparée à un homard en pleine mue, qui doit abandonner sa vieille carapace devenue trop étroite avant d'en fabriquer une nouvelle. Entre les deux, le crustacé se retrouve nu et extrêmement vulnérable.

Sur scène, sous l'œil attentif d'un aîné bienveillant, deux jeunes danseurs explorent ce corps en pleine transformation. Confrontés à leurs propres reflets, ils se heurtent à la quête complexe de leur identité, un parcours aujourd'hui bousculé et fragmenté par l'omniprésence du monde numérique.

Quand la chambre devient un écran virtuel

La chorégraphe **Catherine Dreyfus** a imaginé une scénographie astucieuse et modulable qui évoque tour à tour une chambre d'ado, un miroir ou des écrans de smartphones. Ce sanctuaire de l'intimité se métamorphose sous les yeux des familles en un **espace virtuel géant**.

Les styles de danse se croisent et s'hybrident pour traduire l'intensité, l'animalité et les contradictions propres à cet âge charnière. Une œuvre ouverte et rythmée par la musique de **François Caffenne** qui pousse à repenser avec poésie notre rapport à l'image et au lien humain réel.

Dès 8 ans

Durée : 50 minutes

Cie ACT2

Catherine Dreyfus - Chorégraphie

Gianluca Girolami - Interprétation

Victor Lamard-Paget - Interprétation

Federica Miani - Interprétation

Article créé par Laurine Nicot le 6 juil. 2026



En ne lisant que le titre, on ne se doute pas que la chorégraphe, Catherine Dreyfus, va aborder un sujet tel que l'adolescence. Et pourtant lorsqu'on se pose et qu'on y réfléchit un peu, cela coule de source et c'est très bien vu.

Le homard, lorsqu'il arrive à une certaine période de sa vie, va perdre la carapace qui le protégeait jusque là car elle devient trop petite, elle va l'oppresser et l'empêcher de continuer son développement.

Il doit donc durant cette transition, se mettre à l'abri car il est vulnérable, le temps de sécréter sa nouvelle carapace.

C'est ce que Françoise Doito a appelé " le complexe du homard" lorsqu'elle a étudié le développement des enfants et des adolescents.

Un adolescent dans les années 60, 80, 2000 n'évolue pas de la même façon qu'un adolescent dans les années 2020. La place des réseaux sociaux est aujourd'hui centrale et ce avant l'adolescence pour nombre d'entre eux.

Il y a toujours eu des formes de danger desquels on devrait les protéger. Aujourd'hui, le danger est évidemment toujours là mais en plus, il est sournois et a une force de frappe différente.

C'est de cela que la chorégraphe veut nous parler.

On adore la dynamique des trois danseurs qui sont très talentueux.

Les décors et les jeux de lumière sont très efficaces.

La thématique est très intéressante et est travaillée de façon très complète, avec une approche pédagogique en live.

C'est une très belle découverte.

Festival Off Avignon, du 4 au 24 juillet, jours pairs au Théâtre La Scierie



Le festival d'Avignon fête ses soixante ans et s'affirme, plus que jamais, comme le rendez-vous incontournable du spectacle vivant aussi bien pour les professionnels que pour les spectateurs. Incontournable, il l'est par le nombre de spectacles proposés, la grande variété des disciplines représentées et par la diversité des pièces qui vont des grands classiques à des formes expérimentales. Retour sur nos coups de cœur.

Le complexe des Homards de Catherine Dreyfus

Françoise Dolto aimait faire le parallèle entre l'adolescence et la période où, avant de devenir adulte, les crustacés perdent leur carapace juvénile et sont très vulnérables. Pour sa dernière pièce, la chorégraphe Catherine Dreyfus a choisi de filer la métaphore pour donner à voir cette période de l'adolescence, particulièrement à l'ère du numérique. Ainsi, nous suivons sur scène, un « éleveur de homard » sorte de M Loyal, et deux danseurs, ses sujets d'observation, dans l'intimité de leur chambre : choix des tenues vestimentaires, clubbing, selfies et autres vidéos pour partager sur les réseaux sociaux... Paradoxe entre la quête d'une identité, l'envie de se fondre dans la masse et l'attachement à une communauté. Dans les rôles de deux adultes en devenir, Victor Lamard-Paget et Federica Miani apportent énergie et poésie à la chorégraphie qui utilise largement le vocabulaire hip-hop. Spectacle de danse-théâtre, *Le complexe des Homards* offre un joli moment de danse et met en lumière cette étape de la vie à la fois complexe et fondamentale qu'est l'adolescence.

Le complexe des Homards de Catherine Dreyfus, compagnie ACT2,

Du 4 au 24 juillet, jours pairs, à 16h00 à la Scierie, 15 Boulevard Saint-Lazare



Le complexe des Homard © C Raynaud de Lage

la terrasse

AVIGNON - CRITIQUE

« Le complexe des Homards » de Catherine Dreyfus : être adolescent à l'heure des réseaux sociaux



LA SCIERIE / CHOR. : CATHERINE
DREYFUS

Publié le 21 juillet 2026 - N° 345

- Catherine Dreyfus s'empare avec finesse de la métaphore du homard chère à Françoise Dolto et propose un spectacle aussi sensible qu'intelligent à recommander à tous les adolescents et à leurs parents.

Il porte des bottes en caoutchouc et un bonnet jaune. Il s'appelle Lucas et exerce la difficile et passionnante activité de gardien de homards. C'est un style de vie, une vocation, une grande aventure ! Il en connaît un rayon sur ces décapodes. Il vient justement d'en capturer deux spécimens frétilants qui émergent d'un mur brun, exécutent une drôle de danse au sol, membres tordus toutes pinces dehors, avant de presque s'immobiliser dans de grands pliés aquatiques. Deux risque-tout sensibles qui sont à la phase de leur développement où ils ont quitté la carapace de l'enfance devenue trop petite pour mieux construire celle de l'adulte en devenir. Une phase critique de grande vulnérabilité dans laquelle il faut savoir être présent sans être intrusif. Toute ressemblance avec nos adolescents, comme l'avait théorisé Françoise Dolto, n'est absolument pas fortuite.

Construire une nouvelle carapace

Alors, dans une scénographie épatante faite de caissons mobiles qui deviennent armoires, miroirs devant lesquels s'observer et prendre la pose, écrans dans lesquels se mettre en scène, nos jeunes homards expérimentent avec la fougue de leur âge. Ils scrutent avec attention leurs reflets, enfilent autant de tenues que de personnalités possibles, se laissent hypnotiser par la lumière de leurs téléphones portables, s'épuisent dans des chorégraphies destinées à attirer l'attention sur eux. Toutes choses qu'ils exécutent en dansant un hip-hop ondulant devant la présence attentive mais discrète de Lucas. Et puis, finalement, sous l'impulsion de celui-ci ils reviennent à la « *vie réelle* », redécouvrent le plaisir de la présence de l'autre juste à côté d'eux. Ayant enfilé leur nouveau costume, nos petits homards magnifiquement interprétés par Victor Lamard-Paget et Fédérica Miani, sont à présent prêts à naviguer en toute autonomie dans la haute mer, à quitter le nid sous le regard de Lucas (formidable Gianluca Girolami) embué et le nôtre quelque peu chaviré.

Delphine Baffour

Spintica

[Spintica](#) [Chroniques](#) [Ligne éditoriale](#) [Contact](#)

Le Complexe des Homards, de Catherine Dreyfus – Festival Avignon OFF / La Scierie



Pourquoi les homards peuvent-ils nous aider à comprendre l'adolescence ? Et bien parce que pour pouvoir grandir, ils doivent abandonner leur peau d'enfant pour une nouvelle peau, plus ajustée à la vie d'adulte qui les attend. En s'appuyant sur cette métaphore empruntée à Françoise Dolto, Le Complexe des Homards met en scène le moment où l'on quitte son enfance sans savoir encore quel adulte on deviendra. Avec ce spectacle, Catherine Dreyfus et la compagnie ACT2 donnent à voir l'adolescence comme une mue, entre fragilité, désir d'émancipation et invention de soi.

**Critique tout public à partir de 10 ans
/ pour un spectacle tout public à partir
de 8 ans**

Je me souviens très bien de mon adolescence. La mienne d'adolescence est terminée depuis longtemps, tandis que la tienne va bientôt arriver, peut-être même a-t-elle déjà commencé.

L'adolescence, c'est un mot qui vient du latin et qui veut dire « qui grandit, qui se développe ». L'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) considère que l'adolescence va de 10 à 19 ans. Selon les époques, les pays ou les cultures, cette limite peut changer. Mais même si on n'est pas toujours d'accord sur l'âge de l'adolescence, ce qui est sûr, c'est qu'on définit l'adolescence comme une transition, une étape intermédiaire, entre l'enfance et l'âge adulte.

L'adolescence et la mue

Je me souviens que dans cette période, ce n'était pas facile de voir son corps changer aussi vite, c'est que qu'on appelle la puberté. Je me souviens, aussi, que ce n'était pas facile de parler AVEC ses parents, parfois parce que ce n'était pas facile de parler POUR les parents.

Je me souviens avoir trouvé un jour, sur mon lit, un livre intitulé *Le Complexe du Homard*. Il avait été écrit par une dame qui s'appelait Françoise Dolto. Dès le début du livre, elle expliquait ce que la pièce de la compagnie ACT2 reprend : les homards possèdent un exosquelette (*exo-*, c'est un préfixe qui veut dire « à l'extérieur »). C'est un peu comme une peau-squelette, une sorte d'armure qui protège les homards et les tient tout entiers. À un moment donné de leur vie, lorsqu'ils grandissent pour atteindre leur taille adulte, cette « peau-squelette » devient trop petite pour eux. Même si ça les tétanise, les homards veulent quand même se débarrasser de cette peau qui les oppresse pour en prendre une plus grande : ils veulent qu'on les laisse grandir.

Ce moment pendant lequel les homards quittent leur peau d'enfant pour une peau d'adulte s'appelle la « mue ». C'est un mot que tu connais probablement car on l'emploie, également, pour parler de la voix des garçons quand elle devient grave.



Le Complexe des Homards, Catherine Dreyfus © Christophe Raynaud de Lage

Pendant la mue, les homards sont très fragiles : d'un côté, ils sont plus grands et plus gros que lorsqu'ils étaient enfants, mais de l'autre, ils sont plus exposés aux dangers car ils n'ont plus la protection de leur « peau-squelette ». Je crois que c'est une belle définition de l'adolescence : être grande ou grand d'une part, tout en étant en attente d'une peau solide comme une armure d'autre part. Alors c'est l'habit, parfois, qui vient remplacer la peau, et c'est ce que tu peux voir dans la pièce de la compagnie ACT2.

L'exosquelette, la peau, l'habit

Au début de la pièce, les deux interprètes-homards se ressemblent. Il y a une fille et un garçon mais aucune différence entre elle et lui : ils sont habillés exactement pareil, jean bleu et tee-shirt blanc. Tous deux dansent au sol, de manière un peu drôle, un peu désarticulée, un peu « cartoon ».

Puis, dans une scénographie sur roulettes qui tourne sur elle-même et représente l'intimité de leur chambre, les deux interprètes se regardent dans le miroir et choisissent de nouveaux habits, véritables métaphores de la peau-squelette, étendard de leur identité : celle que l'on construit plus ou moins artificiellement, plus ou moins ostentatoirement.



Le Complexe des Homards, Catherine Dreyfus © Romain Lalire

Cet habit-peau fonctionne comme un écran, au double sens du terme, c'est-à-dire qui couvre, cache et protège (comme dans le mot « écran total »), mais qui permet aussi d'accueillir les images les plus fantasmagoriques (comme l'écran de cinéma).

À ce moment, tu le remarqueras sûrement, les danses se font debout. Tu pourras reconnaître des danses que tu as vues dans des clips, non pas comme on les danse *dans les clips*, mais comme on les danse toute seule ou tout seul *dans sa chambre*, devant son miroir.



Le Complexe des Homards, Catherine Dreyfus © Romain Lalire

Les mouvements des corps singularisent les deux interprètes, leur permettant de se distinguer l'un de l'autre. Ils ne se ressemblent plus à présent, ni par leur habit, ni par leur danse.

De l'habit-écran à l'écran de téléphone, tu t'en doutes, il n'y a qu'un pas, et c'est celui qui nous fait passer de l'autre côté du miroir, où on choisit son filtre, sa pose, son effet.

Il y a aussi un adulte, sur le plateau, et on ne sait pas vraiment qui il est : Parent ? Allégorie ? Cyberprédateur ? Il est un peu drôle, un peu paumé, un peu inquiétant. Voyant invisible, les deux interprètes ne le regardent jamais, ne s'adressent jamais à lui : on dirait qu'ils ne le voient même pas. Il affirme que son métier consiste à « pêcher des homards ». C'est avec un filet qu'il les « attrape » (brrrr, la phrase me fait froid dans le dos). À la fin de la pièce, dès que les homards qu'il avait pêchés lui échappent il dit qu'il lui « en faut deux autres » (brrrr, la phrase me fait vraiment froid dans le dos).



Le Complexe des Homards, Catherine Dreyfus © Christophe Raynaud de Lage

On ne saura pas qui est cet adulte, mais pour pouvoir parler des éventuels dangers des réseaux et d'Internet avec tes parents ou avec un ou une autre adulte de confiance, la compagnie ACT2 te donne des documents de la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés), manière d'apprendre à ne pas tomber dans les filets de certains pêcheurs de homards.

Marie Reverdy

*** Le Complexe des Homards : Une grandir-danse éclatante et réjouissante pour toute la famille

par martinederrier@lespetitsruisseaux.com / juillet 25, 2026

Vu à La Scierie Avignon 2026 16h jours pairs

S'il est un spectacle à ne pas manquer avec des enfants, c'est bien *Le Complexe des Homard*. Alliant avec une belle inventivité la simplicité d'un récit universel à la richesse de la danse contemporaine, cette création offre un moment de théâtre chorégraphique aussi captivant qu'émouvant.

Une métamorphose au rythme du Hip-hop

Adaptable aussi bien en intérieur qu'en extérieur, le spectacle s'ouvre sur la figure conviviale d'un marinier. Vêtu de son costume de travail — chemise à carreaux et bottes en caoutchouc —, il revient de la pêche avec deux spécimens particuliers dans ses filets. L'occasion pour lui de nous partager, avec une touche de pédagogie ludique, la vie scientifique des homards.

Mais sur scène, ces deux crustacés ne tardent pas à prendre vie sous les traits de deux jeunes danseurs. Au départ, évoluant en rampant, ils ravissent déjà le public par des acrobaties au sol et une palette de postures désarticulées surprenantes.

Puis, la magie de la croissance opère :

La recherche d'identité : Au fil des danses, les homards grandissent et mue après mue, cherchent leur propre style. Cette quête se traduit par des danses en miroir et une quête de costumes de plus en plus scintillants et élaborés.

L'accélération du rythme : Plus ils prennent de l'âge, plus leur évolution s'accélère, muant la chorégraphie initiale en des Hip-hop individuels trépidant et endiablés.

Une équipe artistique en parfaite harmonie

Le succès du spectacle repose sur une synergie artistique remarquable :

Les interprètes : Victor Lamard-Paget et Gianluca Girolami, Federica Miani font preuve d'un talent exceptionnel. Leur jeunesse et leur énergie communicative permettent au jeune public de s'identifier instantanément à leur parcours.

La chorégraphie : Signée Catherine Dreyfus, elle s'avère à la fois rigoureuse, inventive et parfaitement fluide.

La musique : Créée par François Caffenne, la bande-son est dansante à souhait et entraîne irrésistiblement les spectateurs dans son tempo.

Un final complice et drôle

Tout au long du spectacle, le marinier ne s'est pas contenté de dresser le décor : il a veillé sur l'espace scénique et s'est parfois laissé embarquer malgré lui dans les rythmes de croissance vertigineux de ses deux protégés.

Une fois les deux homards devenus adultes et prêts à prendre leur envol, le spectacle s'achève sur une note d'humour irrésistible. Le marinier, se retrouvant seul, lance alors au parterre de spectateurs :

« J'ai besoin de deux homards. Des volontaires ? »

Une adresse finale qui ne manque pas de déclencher l'hilarité générale et de clore en beauté cette bulle de fraîcheur et de mouvement. Une expérience scénique vive, drôle et poétique à découvrir sans hésiter

Étiquettes: LE COMPLEXE DES HOMARDS AVIGNON 2026 LES MEILLEURS SPECTACLES D'AVIGNON 2026

SPECTACLE DE DANSE À PARTIR DE 8 ANS SPECTACLE HIP HOP

06/07/2026 13:16

Catherine Dreyfus : « Je cherche toujours une métaphore pour entrer dans un champ poétique » | Coups d'Œil

EN ADAPTÉ - FESTIVAL OFF AVIGNON



Catherine Dreyfus © Jean-Paul Keller

Catherine Dreyfus : « Je cherche toujours une métaphore pour entrer dans un champ poétique »

Présenté à LaScierie durant le Festival Off d'Avignon, *Le Complexe des homards* explore les bouleversements de l'adolescence à l'heure des réseaux sociaux. La chorégraphe y fait dialoguer danse contemporaine, hip-hop et théâtre dans une fable sensible sur la construction de soi.



Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
6 juillet 2026

► **Ecouter cet article**

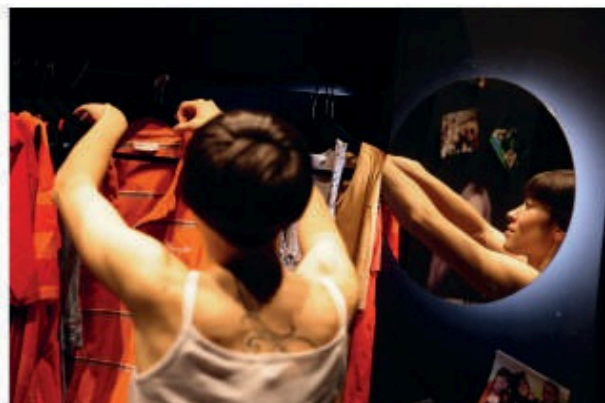
Comment la danse s'est-elle imposée dans votre vie, jusqu'à devenir un métier ?

Catherine Dreyfus : Je crois appartenir au clan des bâtisseuses. Assembler des pièces, construire quelque chose et mener une idée jusqu'à son terme m'anime depuis toujours, bien au-delà de la seule question artistique. J'ai d'abord découvert la danse comme interprète, au sein de compagnies très différentes, tout en développant mes propres projets.

À dix-huit ans, j'avais déjà créé un premier spectacle grâce à un Défi Jeunes. Les choses se sont ensuite enchaînées et la compagnie a rapidement pris de l'ampleur. Puis la vie a suivi son cours. À la naissance de mon premier enfant, j'ai cessé de danser pour les autres. Au deuxième, j'ai renoncé à danser dans mes propres pièces.

Quelles rencontres ont façonné votre écriture ?

Catherine Dreyfus :
Ma manière de danser doit tout à Odile Duboc, qui m'a formée et menée vers la danse contemporaine. La rencontre avec le cirque puis le théâtre a achevé de façonner mon regard sur le plateau, en m'apprenant à penser



© Christophe Reynaud de Lage

le spectacle comme une mise en scène globale. Quand j'improvise, mon corps respire encore son école, mais je ne transmets pas cela dans mon écriture. J'écris plutôt pour des corps singuliers, en fonction de la thématique, comme des rôles de composition. La matière physique devient une pâte à modeler. J'aime faire glisser les corps vers des personnages légèrement décalés.

Miyazaki me nourrit beaucoup, surtout pour le jeune public, et l'on me dit souvent qu'en sortant de mes spectacles, on a l'impression d'avoir traversé l'un de ses films. Mon geste reste reconnaissable à sa musicalité, à cette pulsation très précise que j'imprime aux corps. Très visuelle, je travaille autant le décor et la lumière que le mouvement. Tout repose sur trois volets, où scénographie, éclairage et danse dialoguent dans une même écriture rythmique.

Comment est né *Le Complexe des homards* ?

Catherine Dreyfus : On part toujours de soi. Mes enfants entraient alors dans l'adolescence. Un soir, j'ai regardé avec mon fils un documentaire américain sur les réseaux sociaux, très à charge, mais qui a fait mouche. À la fin, il m'a avoué qu'il ne s'en sortirait jamais seul et m'a demandé de l'aider. J'ai répondu oui, évidemment, avant de me demander comment. Transformer cette interrogation en spectacle m'a semblé la meilleure façon de m'en emparer, car elle nous traverse tous en tant que parents.

Comment ce point de départ a-t-il dérivé des réseaux sociaux vers une métaphore animale ?

Catherine Dreyfus : J'ai d'abord beaucoup lu, vu des expositions, échangé autour de moi. Plus j'avais, plus je comprenais que les réseaux sociaux m'intéressaient moins que l'adolescence elle-même. Puis je suis tombée sur le livre de Françoise Dolto, *Paroles pour adolescents ou Le complexe du homard*, et tout s'est mis en place. Je cherche toujours une image pour aborder un sujet de biais, jamais frontalement, afin d'ouvrir un espace poétique.

Françoise Dolto compare cet âge à la mue du homard. Lorsqu'il grandit, son exosquelette éclate, laissant son corps mou et vulnérable jusqu'à ce qu'une nouvelle carapace se forme. J'avais trouvé la métaphore de cette grande fragilité. Le spectacle s'est alors déplacé vers la question de l'image de soi, cette manière de se montrer, de se transformer, de choisir ses filtres. À cinquante ans, je me souviens d'une époque où cette image se construisait dans le cercle proche. Aujourd'hui s'y ajoute la sphère des réseaux. Cette métamorphose traverse d'ailleurs tout mon travail.

Comment avez-vous choisi vos interprètes ?

Catherine Dreyfus : Je tenais à des danseurs venus du hip-hop, pour que les jeunes s'identifient et que nous restions dans une temporalité d'aujourd'hui. Les auditions m'ont menée vers Federica Miani et Robin Fabre Elissalde, qui a créé le rôle avant qu'il ne soit repris par Victor Lamard-Paget. Tous trois incarnent cette pluralité de parcours qui nourrit profondément la pièce. Ils ont picoré mille techniques, du hip-hop au contemporain, en les mêlant à leurs propres recherches. Il en résulte des interprètes aux écritures physiques singulières, capables de naviguer entre les langages, à l'image de la société actuelle.



© Christophe Raynaud de Lage

Le troisième interprète, Gianluca Girolami, vient de la danse contemporaine. Il est de ma génération, et incarne la figure du pêcheur. Mes pièces offrent toujours plusieurs niveaux de lecture, pour que l'on puisse venir en famille et que chacun trouve sa place. Il fallait donc une figure paternelle dans laquelle les adultes puissent aussi se reconnaître.

La plastique du spectacle compte beaucoup pour vous. Comment l'avez-vous abordée ?

Catherine Dreyfus : J'ai travaillé avec Romain Lalire, artiste visuel et magicien. Le décor est toujours un partenaire de jeu, mouvant et évolutif, qui se déploie sans se multiplier, comme un fil que l'on tire. Nous avons imaginé des armoires dont les formes rappellent celles d'un téléphone portable, afin de figurer l'intimité des danseurs et le passage de l'enfance à l'adolescence. Je me suis inspirée du réel, de la chambre de mes deux enfants. J'ai fait refaire le miroir de ma fille, récupéré leurs posters, leurs vêtements, leurs doudounes, une couverture.

Peu à peu, ces armoires deviennent des miroirs, devant puis derrière, jusqu'à emprisonner les danseurs dans le monde numérique. Des cadres évoquent les écrans, tandis que des plateformes accueillent des filtres, ces gélâtines de théâtre que l'on descend et que l'on remonte comme les filtres des réseaux sociaux. Ce cadre omniprésent rappelle le téléphone et cette danse TikTok où chacun cherche à capter l'attention dans une forme de battle.

Vous évoquez un spectacle hybride, qu'est-ce que cela ?

Catherine Dreyfus : L'hybridité naît du croisement entre danse contemporaine et hip-hop, de ce point de rencontre entre nos disciplines. Le texte y trouve également sa place. Un pêcheur – l'adulte – ouvre la pièce par cinq minutes de parole, expliquant qu'il vient de capturer deux spécimens de Homards après trente années passées à les observer. Il ne parle que des crustacés, mais chacun comprend qu'il évoque les adolescents. Il invite le public à les regarder grandir avec lui.

Lui-même s'étonne de leurs transformations, apporte le premier miroir, s'inquiète de les voir tant se contempler, puis de ces petites lumières qui surgissent au creux de leurs mains. Mère de deux enfants de treize et quinze ans, je vis en permanence ce curseur d'être là sans l'être, tout en étant toujours disponible et un gardant un œil sur eux.

Quelle place occupe la musique ?

Catherine Dreyfus : Elle vient relier les trois autres éléments et envelopper l'ensemble, comme le jaune d'œuf dans un gâteau. Celle de François Caffenne, compositeur de toutes

les pièces d'Olivier

Dubois, m'a saisie dès la première écoute, jusque dans le ventre. Son électro garde quelque chose de très terrien qui nous emporte dans un tourbillon. Elle touche toutes les générations, parle autant aux jeunes qu'aux adultes, avec une modernité dans laquelle chacun peut se retrouver. Beaucoup de spectateurs m'en parlent à la sortie.



© Christophe Raynaud de Lage

le spectacle comme une mise en scène globale. Quand j'improvise, mon corps respire encore son école, mais je ne transmets pas cela dans mon écriture. J'écris plutôt pour des corps singuliers, en fonction de la thématique, comme des rôles de composition. La matière physique devient une pâte à modeler. J'aime faire glisser les corps vers des personnages légèrement décalés.

Miyazaki me nourrit beaucoup, surtout pour le jeune public, et l'on me dit souvent qu'en sortant de mes spectacles, on a l'impression d'avoir traversé l'un de ses films. Mon geste reste reconnaissable à sa musicalité, à cette pulsation très précise que j'imprime aux corps. Très visuelle, je travaille autant le décor et la lumière que le mouvement. Tout repose sur trois volets, où scénographie, éclairage et danse dialoguent dans une même écriture rythmique.

Comment est né *Le Complexe des homards* ?

Catherine Dreyfus : On part toujours de soi. Mes enfants entraient alors dans l'adolescence. Un soir, j'ai regardé avec mon fils un documentaire américain sur les réseaux sociaux, très à charge, mais qui a fait mouche. À la fin, il m'a avoué qu'il ne s'en sortirait jamais seul et m'a demandé de l'aider. J'ai répondu oui, évidemment, avant de me demander comment. Transformer cette interrogation en spectacle m'a semblé la meilleure façon de m'en emparer, car elle nous traverse tous en tant que parents.

Comment ce point de départ a-t-il dérivé des réseaux sociaux vers une métaphore animale ?

Catherine Dreyfus : J'ai d'abord beaucoup lu, vu des expositions, échangé autour de moi. Plus j'avais, plus je comprenais que les réseaux sociaux m'intéressaient moins que l'adolescence elle-même. Puis je suis tombée sur le livre de Françoise Dolto, *Paroles pour adolescents ou Le complexe du homard*, et tout s'est mis en place. Je cherche toujours une image pour aborder un sujet de biais, jamais frontalement, afin d'ouvrir un espace poétique.

Françoise Dolto compare cet âge à la mue du homard. Lorsqu'il grandit, son exosquelette éclate, laissant son corps mou et vulnérable jusqu'à ce qu'une nouvelle carapace se forme. J'avais trouvé la métaphore de cette grande fragilité. Le spectacle s'est alors déplacé vers la question de l'image de soi, cette manière de se montrer, de se transformer, de choisir ses filtres. À cinquante ans, je me souviens d'une époque où cette image se construisait dans le cercle proche. Aujourd'hui s'y ajoute la sphère des réseaux. Cette métamorphose traverse d'ailleurs tout mon travail.

Que représente Avignon pour la compagnie ?

Catherine Dreyfus : Il y a deux ans, notre pièce *Le Mensonge* y avait rencontré un très large succès, nous ouvrant trois saisons de tournée et plus de cent vingt représentations. Les théâtres se déplacent de moins en moins sur des dates isolées, ce qui rend ces grands rendez-vous essentiels pour diffuser les spectacles. La Région Grand Est nous accompagne et limite le risque, sans quoi je n'aurais jamais tenté l'aventure, bien trop coûteuse.

LaScierie, où nous avons déjà joué, convient parfaitement à la danse. Scènes d'enfance nous soutient également. Le 6 et le 8 juillet, plus de cent enfants assisteront à la représentation, et plusieurs comités de jeunes programmeurs nous rejoindront, avec des rencontres et des ateliers tout au long du festival.

Une collaboration avec la CNIL a nourri cette création. En quoi a-t-elle consisté ?

Catherine Dreyfus : Pendant un an, j'ai travaillé avec la CNIL. Nous avons mené des ateliers réunissant ses équipes et des artistes dans trois lycées franciliens et trois établissements du Grand Est, au cœur même du processus de création. Elle m'accompagne également en diffusion, en intervenant dans les classes qui viennent voir la pièce, et un padlet rassemble tous ses outils de prévention. Au-delà de cette collaboration, je tiens surtout à offrir un spectacle qui puisse se découvrir en famille, comme une porte d'entrée vers la danse contemporaine.

Le sujet est rude, pourtant la pièce reste lumineuse, parce que cela fait partie de mon ADN. Une programmatrice m'a confié son soulagement de pouvoir enfin proposer aux adolescents un spectacle qui n'aborde pas ces questions uniquement sous l'angle du suicide ou de la détresse. Les regarder autrement, sans renoncer à leur gravité, me paraît essentiel.

Le complexe des Homards de Catherine Dreyfus

LaScierie – Festival Off Avignon

Cie La Tâche

Les Beaux Draps



la terrasse

Maly Chhum emploie une figure clownesque dans « Les Beaux Draps » pour traverser avec candeur et étonnement les métamorphoses de la femme



Le clown comme médium pour montrer l'immontrable, et comme outil de sensibilité poétique : c'est cela que Les Beaux Draps cherche et trouve. La clowne Prohock Niak, interprétée par Maly Chhum, traverse en accéléré les âges de la vie d'une femme, en recevant chaque nouvelle métamorphose avec candeur et étonnement.

Les Beaux Draps est né d'un solo plus court, qui n'en forme plus qu'une étape. Ils'agissait, alors, de confronter la protagoniste à l'apparition des règles, de voir ce que cet événement naturel, intime, faisait à la clowne en la traversant et en se manifestant hors de son corps. De regarder les menstrues bien en face, avec toute l'innocence mais aussi avec toute la sauvagerie du clown. De là est venue l'envie de dérouler le fil d'une vie entière : de la naissance à la mort, comment notre corps est-il perpétuellement en transformation, comment nous amène-t-il à être différemment au monde et à nous-mêmes ? Même si le personnage est de genre féminin, et traverse des bouleversements comme la grossesse, cette expérience du changement intime est commune à l'ensemble de l'humanité.

Une clowne sensible qui tient l'équilibre entre le rire et le vertige

« Il y a un échange continu entre notre monde intérieur et le monde extérieur, le dedans et le dehors », confie Maly Chhum à propos des *Beaux Draps*. En tous cas, il y a un échange entre cette clowne, puissamment traversée par ses émotions, et le public qui assiste au tourbillon vertigineux qui l'entraîne de découverte en découverte. Le style est celui du clown habité, viscéral, totalement naïf mais aussi totalement sans filtres. De ce fait, si le rire est de la partie, il ne constitue pas l'unique émotion ici : il y a aussi des moments de saisissement, ou d'empathie, ou encore de reconnexion au vivant en nous. « Une des tâches du clown, c'est de parler des tabous, en les faisant poèmes », dit encore Maly Chhum. Elle arrive, par la métaphore, à faire exactement cela. Elle livre là une jolie invitation à habiter pleinement son corps, et à se réconcilier avec ce qui le traverse.

Mathieu Dochtermann

« *Les Beaux Draps* » : Une odyssée poétique et clownesque du corps – Avignon 2026

On a vu « *Les Beaux Draps* » de la compagnie *La tache "Maly Chhum"* à la Scierie



Loin des stéréotypes, le spectacle « *Les Beaux Draps* » déploie un solo de clown contemporain empreint d'une profonde contemplation. Une œuvre intense qui sonde la matière vivante et ses métamorphoses. Entre sourires et émotions, la performance portée par le personnage de **Prohōck Niak** refuse les étiquettes. La création navigue avec audace dans un contraste permanent : le spectacle s'annonce à la fois dur et doux, sale et sublime, d'une grande sensibilité tout en restant farouchement sauvage.

Au centre de ce dispositif scénique, **Prohōck Niak** se retrouve confrontée à l'épreuve de son propre corps. Elle l'observe évoluer et muter au rythme des mois. En invitant le public à assister à ces bouleversements physiologiques majeurs, l'artiste met à nu une intimité physique brutale. Cette expérience très singulière finit par résonner avec une portée universelle.

À travers ce parcours fait de métamorphoses successives, le personnage grandit sous nos yeux, offrant un moment de théâtre résolument poignant, émouvant et drôle à la fois.

On adore ce spectacle qui est à voir absolument !

Patrick Denis - www.onavu.fr

Équipe artistique

Maly Chhum – Interprétation

Simon Carrot – Collaboration artistique

Sky de Sela – Collaboration artistique

Adama Thiam – Lumière

Collectif Mensuel

Zai Zai



la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

AVIGNON - CRITIQUE

« Zai Zai », une critique jubilatoire et pêchue du consumérisme libéral par le collectif Mensuel



LA SCIERIE / TEXTE DE FABCARO
/ ADAPTATION DE NICOLAS
ANCION ET DU COLLECTIF
MENSUEL / MISE EN SCÈNE DU
COLLECTIF MENSUEL

Le collectif Mensuel revient à Avignon avec un roman-photo musical génialement désopilant, adapté de la bande dessinée de Fabcaro. Une critique jubilatoire et pêchue du consumérisme libéral.

En ces temps où les passions tristes se drapent dans les pleurs et la plainte pour geindre, déprimant la planète au lieu de la sauver, en ces temps où l'on peine à militer en riant, le collectif Mensuel signe le retour de la marrade ! Adaptant la bande dessinée de Fabcaro, et mettant en son et en musique le roman-photo délirant et déjanté qui narre les aventures rocambolesques d'un intermittent du spectacle victime de l'hydre consumériste, Sylvain Daï, Quentin Halloy, Baptiste Isaia, Philippe Lecrenier et Alice Tahon, ainsi que tous les acteurs qui prêtent leurs visages à l'histoire en diapos, font merveille ! Le propos est absurde et loufoque, malin et profond, incisif et intelligent. Pour avoir oublié sa carte de fidélité dans un autre pantalon que celui avec lequel il vient acheter ses poireaux au supermarché, le héros se retrouve catapulté ennemi public numéro 1.

Shebam ! Pow ! Blop ! Wizz !

De la bêtise du management à celle de la spectacularisation de l'information médiatique, de la suffisance des spécialistes autoproclamés à la manipulation de la colère et de la haine, de la niaiserie du sentimentalisme bien-pensant à l'érotomanie, de la stupidité adolescente à l'indifférence parentale, de la martyrologie recyclée par le marchandising à la réaction sécuritaire : tout y passe dans un joyeux chamboule-tout qui se garde toujours du cynisme et de la méchanceté. On rit de très bon cœur et la maîtrise technique des interprètes pour moduler les voix et fabriquer des sons inventifs est absolument sidérante. La scénographie reproduit un studio d'enregistrement, où les cinq complices jouent avec les images, et proposent, mine de rien, une jolie défense des artistes contre le populisme qui fustige leur inutilité sociale, et une critique de notre époque d'une acuité jouissive et d'une puissance iconoclaste aussi rares que bienvenues. À ne pas rater !

Catherine Robert

THÉÂTRE

Les Liégeois du Collectif Mensuel de retour à Avignon avec leur spectacle "Zaï Zaï"

01 juil. 2026 à 08:44 • ⌚ 2 min

🔗 Partager

🔊 Écouter

Trois ans après avoir conquis le public avignonnais avec "Blockbuster", le Collectif Mensuel revient au Festival Off d'Avignon pour dix-huit représentations de son désopilant "Zaï Zaï".

INFO

Par [Bénédicte Alié](#)

C'est la grand-messe du théâtre francophone et international, un des plus grands rassemblements de compagnies théâtrales indépendantes : le Festival Off d'Avignon. Au programme cette année, plus de 1700 spectacles parmi lesquels "Zaï Zaï" du Collectif Mensuel.

Ce n'est pas la première fois que les Liégeois se produisent à Avignon. En 2023, les Liégeois y avaient présenté leur désormais célèbre "Blockbuster". Une dizaine de représentations qui leur avaient permis d'engranger 70 dates supplémentaires en France. Cette année, ils remettent ça avec, cette fois, l'adaptation de la bande dessinée de l'auteur français Fab Caro, "Zaï Zaï Zaï Zaï".

Ce spectacle créé en 2021 au Théâtre de Liège a reçu un bel accueil du public et a été salué par la critique. Philippe Lecrenier est un des membres du Collectif Mensuel "C'est une bande dessinée qui a connu elle-même un très grand succès. On l'a adaptée avec l'auteur liégeois Nicolas Ancion, avec qui on collabore depuis de nombreuses années. On l'a un peu transformée en faisant plutôt un roman-photo. Et on a retravaillé l'écriture pour s'approprier l'histoire, dans une forme assez proche de Blockbuster. On a tourné nous-même le roman-photo. Celui-ci est projeté sur grand écran et on fait les dialogues et les bruitages en direct sur le plateau."

"Zaï Zaï" raconte les mésaventures d'un quidam qui, arrivé à la caisse du supermarché où il fait ses courses, se rend compte qu'il a oublié sa carte de fidélité. Un oubli en apparence insignifiant mais qui finira par faire de lui l'homme le plus recherché du pays, considéré comme le plus grand des criminels. Aussi drôle qu'absurde, le propos de "Zaï, Zaï" est une satire de notre société, que le Collectif Mensuel a bien sûr choisi de traiter lui aussi, avec beaucoup d'humour.

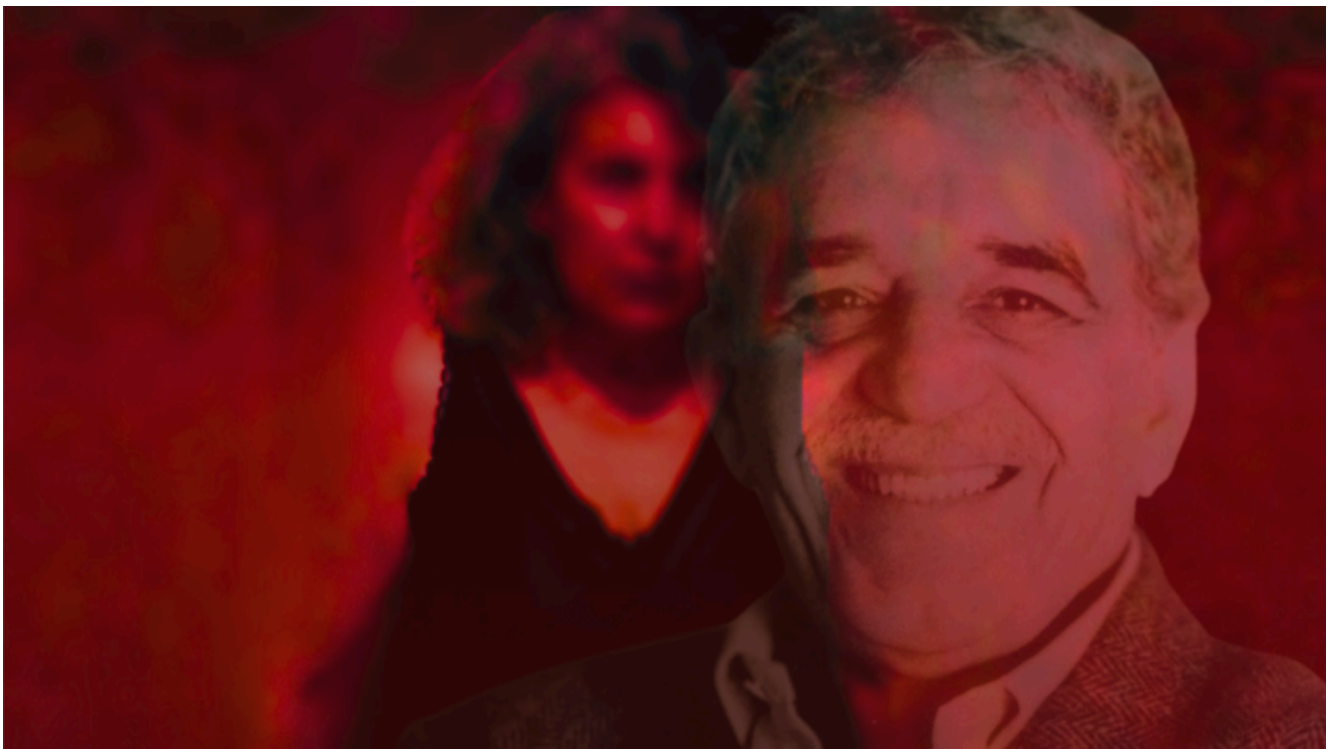
"L'humour est une manière de commenter le monde dans lequel on vit ou en tout cas ce que nous, on observe du monde et ce qu'on a envie de dénoncer. Il y a quelque chose d'absurde dans beaucoup de choses aujourd'hui. Tout se passe très vite et trop vite pour qu'on prenne encore le temps de réfléchir. Et c'est précisément un humour absurde, en phase avec le monde d'aujourd'hui."

Et que dénonce "Zaï Zaï"? Que dit ce spectacle de notre société ? *"Ça apporte un point de vue et une réflexion sur la consommation à outrance, l'emballement médiatique, l'émocratie c'est-à-dire le fait qu'on réagit très vite sur le coup de l'émotion, sans trop réfléchir, la peur du silence aussi, tant médiatique que politique. On a tellement besoin de tout le temps dire quelque chose, de s'exprimer sur tout et sur rien."*

Le Collectif Mensuel investira la scène du Thier-Lieu LaScierie à Avignon pour 18 représentations du 4 au 25 juillet.

Cie Catalina Rodriguez

Diatribes d'amour contre un homme assis



Gabriel Garcia Marquez, écrivain colombien, est un romancier, journaliste et militant politique. Il reçoit le prix Nobel de littérature en 1982. Ses romans Cent ans de solitude (1967), Chronique d'une mort annoncée (1981), L'amour au temps du choléra (1985) ont été traduits et publiés dans le monde entier.

Il s'agit ici de son unique pièce de théâtre où la parole féminine est mise à l'honneur dans un long monologue qui interroge à la fois l'intime et le politique, où derrière la rupture conjugale dont fait l'objet la pièce, se dessine une réflexion plus vaste sur le pouvoir, la domination et les illusions sociales.

La pièce s'articule sur des allers-retours dans le temps, retraçant la vie de cette femme à travers les frasques, les tromperies et le cynisme de son époux. Elle brise ici 35 ans de solitude amoureuse dans une prise de conscience qui n'est autre qu'une quête d'émancipation. Amour et liberté se répondent, la voix d'une libération.

L'interprétation de Catherine Alias est magistrale et intense faisant écho à la force du texte. C'est la voix d'une femme qui brise le silence...

Et cela fait force dans notre actualité.

Un rendez-vous à ne pas manquer pour qui a soif de liberté et d'émancipation !



l'Humanité



**« TANTU PUCU »,
« DIATRIBE
D'AMOUR CONTRE
UN HOMME ASSIS »,
« LE PARFAIT
MANUEL »... NOTRE
SÉLECTION DU
WEEK-END**

DIATRIBE D'AMOUR CONTRE UN HOMME ASSIS

Le monologue d'une femme meurtrie face à son époux avant de le quitter.

DIATRIBE D'AMOUR CONTRE UN HOMME ASSIS

Seul en scène remarquablement interprété par Catherine alias, l'unique pièce de théâtre écrite par le prix Nobel de littérature colombien Gabriel Garcia Marquez est jouée cette année à la Scierie du 5 au 25 juillet 2026 à 18H05 les jours impairs. L'auteur de Cent ans de solitude donne la parole à une femme face à son époux caché dans l'ombre de leur chambre, qui va lui annoncer son départ après trente cinq ans de vie commune. C'est un texte puissant qui devait attendre une suite avec la version masculine du couple, finalement jamais achevé avant la mort de l'auteur. Un moment de grande sensibilité.

Graciela entre en scène dans sa robe de bal, invectivant son mari le riche Jaraiz de la Vera, issu d'une famille coloniale et fêtant leurs noces de rubis en grandes pompes. En quittant ses apparats, simplement habillée de sa noire nuisette, elle va le fustiger pour ces années sans amour, son abstinence sexuelle et sa maîtresse affichée.

Elle, venant des basses classes, avec sa beauté reconnue et son intelligence affirmée par ses hautes études en littérature, se refuse d'accepter une vie sans passion. Après avoir élevé un fils maintenant parti de la maison, elle veut à son tour s'échapper de sa cage dorée.

Avec une mise en scène sobre, un rideau transparent en fond de scène, une malle à bijoux d'un côté, un bouquet de fleurs d'un autre, Catherine Alias incarne cette femme blessée avec une grande intensité, passant de la colère au sarcasme, comme doivent être les sentiments dans ces moments où les choix sont décidés. Mélange politico social bien maîtrisé comme le souhaitait l'auteur.

Nous avons particulièrement appréciés la reprise en espagnol de certaines phrases importantes, toujours traduites ensuite pour le public, à titre d'exemple cette citation résumant tout : "Rien ne ressemble plus à l'enfer qu'un mariage heureux."



5/5

Cie Catalina Rodriguez



Auteur : Gabriel García Márquez, traduction de Ricardo Montserrat



Scénographie : Leslie Bourgeois



Interprétation : Catherine Alias



Direction technique : Jean-Louis Larcebeau



Collaboration artistique : Jean Ribault

Elle et lui.

La mise en scène épurée met bien en valeur l'artiste : Catherine Alias fait vivre les mots du romancier et dramaturge Gabriel García Márquez. La fougue de la protagoniste ne laisse pas à son conjoint l'occasion de répliquer. Sa détresse est palpable. Catherine Alias passe par toutes les émotions. Jamais je n'avais vu une comédienne avec une palette aussi large dans un seul en scène.

Le corps de la comédienne dit autant sinon plus que les mots. La scénographie de Leslie Bourgeois est remarquable : on est suspendu aux lèvres de Catherine Alias, juste d'un bout à l'autre, sur le fil, ce qui n'est pas chose aisée.

Interpréter un texte où rien ne se passe pour ainsi dire relève de la gageure. Avec ses ruptures de rythme, ses silences habités, Catherine Alias donne à voir toutes les facettes d'une femme torturée.

On imagine sans peine toutes les situations abordées par la protagoniste grâce à la puissance d'évocation du regard de l'artiste. La configuration de la salle Studio de la Scierie permet au spectateur d'être captivé à chaque seconde par l'intensité du regard de la comédienne. Le plateau est quasiment nu, à l'exception d'un banc, et pourtant on a l'impression d'avoir accès à l'univers intérieur foisonnant de la femme délaissée, lassée de n'être pas considérée.

Le dispositif habile consistant à diffuser tantôt les états d'âme de cette femme tantôt une douce musique confère un climat onirique au spectacle. Le grain de voix de Catherine Alias exerce un attrait irrésistible : ses confidences qu'on entend à travers les hauts-parleurs ensorcellent l'auditoire.

La performance magistrale de la comédienne impressionne et déroute : chaque mouvement, chaque inflexion semble aller de soi. Les regards de l'interprète font exister son interlocuteur absent. Il semble paradoxalement plus présent que si on le voyait sur scène.

Les passages en espagnol, loin de perdre les non-hispanophones, ajoutent une couleur locale au réquisitoire. Les intentions de l'interprète sont si manifestes qu'on comprend tout, même si l'on ne maîtrise pas la langue de Miguel de Cervantes.

Jamais je n'ai vu un artiste jouer autant pour les aveugles et pour les sourds, selon la préconisation de Louis Jovet. L'élocution de Catherine Alias est exemplaire et ses expressions révélatrices. Avec ce spectacle dont la traduction a été écrite spécialement pour la comédienne en 2012, Catherine Alias se hisse au niveau des plus grands comédiens de notre temps.

Article de [Patrick Lerond](#) Festival d'Avignon OFF 2026

La Scierie.Théâtre et tiers lieu -15 boulevard du Quai St Lazare.

"Diatribes d'amour contre un homme assis"

de Gabriel Garcia Marquez

Interprétée par Catherine Alias.

L'unique pièce de théâtre de Gabriel Garcia Marquez réapparaît dans un souffle de feu à Avignon cette année.

L'histoire : C'est la souffrance d'une femme qui découvre qu'elle n'a jamais été heureuse malgré toutes les apparences : position sociale, couple, enfant.

L'homme qu'elle aimait n'était qu'un homme.

Le révolté, fils de famille qui l'a épousé malgré sa condition sociale inférieure, finalement, n'est qu'un bourgeois repu et satisfait, coupé des réalités de la vie, participant à la grande curée de la pseudo aristocratie colombienne.

Graciella va-t-elle satisfaire au rite du couple parfait et figurer comme un objet mort à l'étalage de luxe et de puissance de son mari ?

25 ans de mariage, ça de fête.

La scène se passe dans une chambre où l'héroïne (Catherine Alias) monologue. Personne ne lui répond ni ne l'écoute, mais sa détresse envahit toute chose, tout objet de son existence. On le sent nettement.

Il y a un petit côté « Scène de la vie conjugale » de Ingmar Bergman, mais là, à la « sud-américaine » peut-être, il n'y a aucune montée progressive de la violence.

Comme la lave, les gaz et les poussières d'un volcan en éruption, elle est partout et survivra au silence qui s'ensuit.

Une grande œuvre à portée universelle à découvrir et révélée par la volcanique Catherine Alias.

Pour UltrazonetvTV

Patrick Lerond **Voir moins**

Passer une heure en sa compagnie fut pour moi un privilège. Ce spectacle devrait être diffusé dans tous les lieux de culture afin de montrer ce que nos artistes ont de plus beau à offrir.

Le spectateur ressort bouleversé, ému et plein de reconnaissance pour la formidable comédienne qu'est Catherine Alias. On n'a qu'une hâte : revoir cette pièce pour mieux goûter chaque instant de la représentation.

David Season, Les Chroniques d'Alceste

Publié le 24 juillet 2026

Le 25 juillet 2026 18h05 à la Scierie.

Salle Le Studio

Cie le doute est permis

Poursuite



Poursuite

Cie Le doute est permis

<https://mon-festival-d-avignon.blog4ever.com/poursuite-la-scierie-off>

le 4 juillet 2027

Poursuite (La Scierie-OFF)

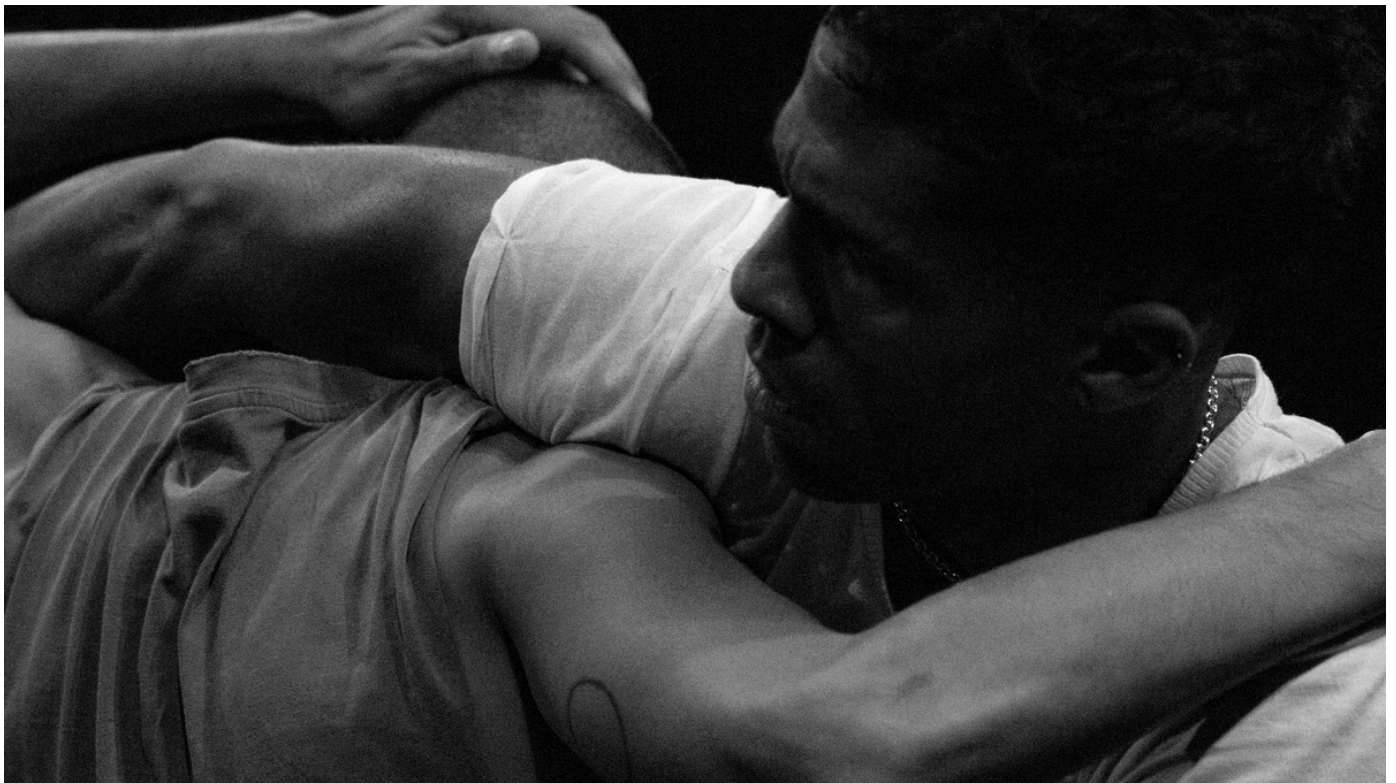
On se fait d'abord vertement tancer, dès le début du spectacle, nous spectateurs : le téléphone, les vêtements, notre position sur les gradins, on se fait recadrer, on se fait remettre à notre place. Et tout part de là : comment composer avec ces places qu'on nous assigne ? Comment la faire nôtre, cette place dans le monde ? Comment être nous quand on est "poursuivi" par les injonctions, contradictoires bien souvent, et pas toujours malveillantes, des autres, de nos proches, de nos coachs, de nos thérapeutes ? Et quoi de mieux pour échapper à cette "poursuite" que de partir seul(e) sur les chemins, pour se retrouver, pour se trouver. Cette marche de six jours, aux allures de création universelle, censée aboutir à la création de soi, à la création du spectacle aussi, nous aura permis d'explorer de façon plus ou moins légère, plus ou moins joyeuse, ce qui fait le tréfonds d'un être : ses émotions. Dans ce seule en scène, le jeu est sensible, on se laisse prendre par la main pour cette quête de soi qui n'aboutira peut-être jamais. Mais qu'importe le but, c'est le chemin qui compte.



©ledouteestpermis

Cie Bast Hippocrate

Joyaux lourdement sous-estimés



Avignon OFF Bast Hippocrate : « Joyaux Lourdement Sous-estimés »

Avec *Joyaux Lourdement Sous-estimés*, uncorps à corps intense qu'il a créé avec Marcos Arriola [William Cardoso lui a succédé], Bast Hippocrate nous propose une étude lucide de ce qui compose l'amour.



"Joyaux Lourdement Sous-estimés" de Bast Hippocrate © Giorgia Filipponi

Il sait éviter le piège de la psychologie voire du drame psychologique, du pathos. On a ainsi échappé à ça : « *Au départ, je voulais proposer une comédie romantique, me glisser dans les créneaux de narration mainstream et populaire où l'orientation sexuelle des protagonistes ne serait pas tant un sujet. Je voulais aussi tenter un happy ending car, souvent, dans les histoires d'amour pédé, au cinéma ou dans les livres, il y a toujours un regard très dramatisant, sans issue, voué à l'échec. Je voulais contrer ce type de narrations avec lequel j'ai grandi, tout en restant un peu kitsch...* »

« *Il s'agit* » nous confia-t-il il y a quelques mois, non sans humour nous semble-t-il, « *d'une fable amoureuse pédé onirico-terrifique* », se réappropriant l'insulte, pour l'user, l'épuiser, la vider, l'évider, afin de la neutraliser et la subvertir. Il se définit d'ailleurs comme « *un artiste suisse queer, d'origine africaine, issu de l'immigration de deuxième génération.* » La proposition est à vrai dire tout public, partant d'une interrogation personnelle pour en définitive accéder à l'universel de la condition humaine, ce qui est réjouissant.

Nous avons découvert la pièce présentée en Avignon en ce moment dans le cadre de la Sélection Suisse en Avignon, lors de l'édition 2026 des Journées Suisse de la Danse, Swiss Dance Days en version originale, à Berne, en février dernier. Treize productions choisies par un jury — qui a visionné 198 vidéos de chorégraphies produites en Suisse les deux dernières années, — dont huit excellentes et deux intéressantes, ce qui est, à vrai dire, extra-ordinaire, quasi irréel, et révèle l'existence d'une vague Suisse, comme il exista une vague Belge dans les années 80.

Au centre de l'espace, ample, entouré de gradins dans un dispositif proche d'une piste de cirque, les deux protagonistes sont dans un équilibre étonnant sur une étroite plateforme ronde, où il y a juste la place pour que

<https://dansercanalhistorique.fr/?q=print/5335>



"Joyaux Lourdemment Sous-estimés" de Bast Hippocrate © Giorgia Filipponi

deux humains posent les pieds, et qui ne peuvent tenir que dans un corps à corps constant mais qui ne va pas cesser d'évoluer. Le dispositif tourne doucement. La terre tourne. Nos vies tournent doucement. Il y a ce que l'on voit d'abord : deux jeunes hommes costauds, en jeans et tee-shirts à manches courtes, comme ceux que l'on peut croiser dans n'importe quelle boîte de nuit de la planète. Cependant, on va découvrir ce à quoi un observateur extérieur n'accède jamais, c'est-à-dire la relation humaine, quotidienne, entre relâché et tension, intime, pulsionnelle, tactile, entre deux êtres qui s'aiment. Ce qui ne va pas nécessairement de soi. C'est massif et pudique à la fois.

Ce travail va de soi. Mais on réalise avec effroi que ce n'est pas le cas dans la plus grande partie de l'humanité. Par exemple, en Afrique, où 37 pays sur 50 appliquent une législation homophobe. Plus largement, un article du quotidien français Le Monde rappelle la violence de la répression mondiale : « Droits des personnes LGBT+ : l'homophobie est devenue, dans le Sud global, un instrument d'opposition à l'Occident », où « De Moscou à Dakar en passant par Brasília, les

gouvernements multiplient les mesures contre les droits des personnes LGBT+, mettant en avant une protection de leur identité contre des valeurs qui leur seraient imposées par les pays occidentaux. » (29 juin 2024) Ainsi, contre cette haine mondiale, *Joyaux Lourdemment Sous-estimés* n'en est que plus vital.

Fabien Rivière

Vu à La Scierie, Avignon du vendredi 10 au lundi 20 juillet, 19h15, relâche le mercredi 15 juillet.

<https://lascierie.coop/festival-avignon-off/programmation/joyauxlourdementsous-estimesOFF2026>

« Le tiers-lieu LaScierie est un espace safe & LGBTQIA+ friendly : en venant à cet événement je m'engage à respecter le consentement des participant-e-s et à ne pas avoir de comportement discriminant. »

Distribution :

Avec : William Cardoso, Bast Hippocrate (performance)

Direction artistique : Bast Hippocrate

Lumière : Tiki Bordin

Musique et design sonore : Golce Kummer

Ingénieur son et designer speakers : Thibault Villard

Costumes : Zoé Marmier

Dramaturgie : Sélina Chibout

Regards extérieur : David Weishaar, Mélissa Guex

Consultation éditoriale : Noémi Schaub

Bijoux : Capucine Jewelry

Production et diffusion : Maxine Devaud / oh la la – performing arts production

Plateforme tournante Lazy Suzy : créée par Jonas Maria Droste en collaboration avec Jen Rosenblit à l'occasion de la pièce Everybody's Fantasy

Interprète original de la création : Marcos Arriola

Production : Compagnie Bast Hippocrate

Coproduction : TPR – Théâtre Populaire Romand, La Chaux-de-Fonds, ADN-Danse Neuchâtel, Arsenic – Centre d'art scénique contemporain, Lausanne

Soutien : Ville de la Chaux-de-Fonds, Canton de Neuchâtel, Fondation Ernst Göhner, Fondation BCN, Casino de Neuchâtel, Loterie Romande.

Tournée :

- 3 au 5 juillet 2026 : Santarcangelo Festival, Italie
- 28 au 30 août 2026 : La Bâtie-Festival de Genève, Suisse
- 21 et 22 octobre 2026 : Les Halles de Schaerbeek x La Balsamine, Bruxelles, Belgique

Source URL: <https://dansercanalhistorique.fr/?q=content/avignon-bast-hippocrate-joyaux-lourdement-sous-estimes>

Cie Chantons sous la pluie Odalva



Odalva (La Scierie-OFF)

Un spectacle musical à aller voir pour ses chansons feel good et en même temps engagées, pour leur grande poésie qui n'exclut pas un message sociétal clair et optimiste, malgré tout. De très beaux textes qu'on a envie de garder en mémoire. On éprouve un grand plaisir à écouter ces jolies voix au son de divers instruments que la chaleur du moment ne parvient pas à totalement désaccorder. Les transitions loufoques, absurdes, hors-sol, vous étonneront probablement autant que les artistes eux-mêmes qui semblent se surprendre de leurs propres facéties. Mais on se laisse entraîner au final par ces belles chansons qui vous emmènent loin du tumulte anxiogène de notre époque, vers de beaux horizons colorés.



©Jean-Rémy Turgis

Cie du Prisme

Le songe d'une nuit d'été



la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

AVIGNON - CRITIQUE

Arnaud Anckaert propose une version truculente du « Songe d'une nuit d'été » qui exalte la puissance de l'imaginaire



LA SCIERIE / TEXTE DE WILLIAM
SHAKESPEARE / MISE EN SCÈNE
ARNAUD ANCKAERT

Publié le 30 mai 2026 - N° 345

Arnaud Anckaert met en scène une version du *Songe* shakespearien actualisée par Clément Camar-Mercier. Une proposition truculente, populaire, qui aux dépens des normes exalte la puissance de l'imaginaire.

Changement de registre pour le Théâtre du Prisme. Jusqu'ici, mis à part une incursion dans l'univers de Shakespeare avec *Mesure pour mesure* (2019), Arnaud Anckaert a plutôt présenté des pièces du théâtre anglo-saxon d'aujourd'hui, qu'il a contribué à faire découvrir en France, à travers des mises en scène de Duncan Macmillan, Alice Birch, Dennis Kelly, Robert Alan Evans, Nick Payne ou encore Sam Holcroft. En montant ce classique qui est l'une des pièces les plus jouées du dramaturge élisabéthain, il ne renonce cependant pas à un ancrage actuel. Il a en effet commandé à Clément Camar-Mercier une nouvelle adaptation et traduction, qui reprend à son compte et modernise la dimension triviale de la langue de Shakespeare, qui brouille les normes de genre et les hiérarchies de pouvoir entre les hommes et les femmes. C'est un songe ajusté à la jeunesse d'aujourd'hui. Truculente, exaltée, populaire, cette version actualisée du *Songe*

est un joyeux divertissement, qui laisse place çà et là à la part inquiétante de la psyché, qui éclaire aussi des questions fondamentales sur ce qui constitue le désir. « *Je voudrais que mon père voie avec mes yeux.* » dit Hermia, que son père destine à Démétrius, qui est amoureuse de Lysandre.

Un tohu-bohu joyeux

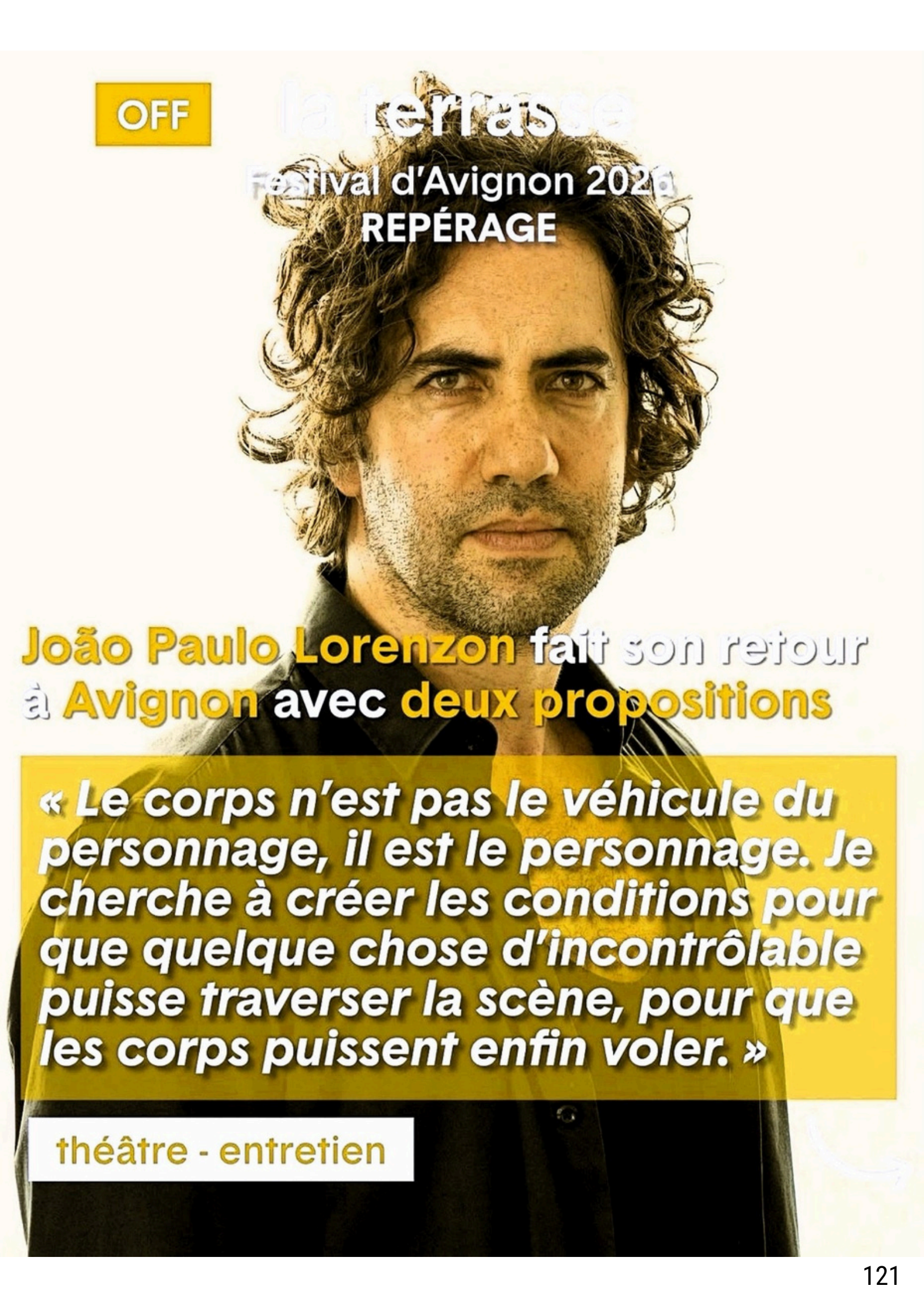
L'amour nous soumet-il à une dictature du regard ? Le désir est-il un philtre d'amour qui drogue et rend obsessionnel ? Une construction sociale qui impose sa loi ? L'inconscient qui parle avec les yeux ? Lorsque Shakespeare perd les quatre jeunes amoureux dans une forêt ensorcelée, le chaos s'installe sous l'œil de la lune et celui des elfes, faisant naître les cruels tourments d'un rêve parfois cauchemardesque. D'un gris minéral et nocturne, la forêt est matérialisée par les lettres qui la composent, solides comme des troncs mais manipulables, avec un drôle d'accent circonflexe qui trône dans les hauteurs, semblable à un croissant de lune. Des lettres qui se renversent, qui déstructurent l'existant, installant un tohu-bohu où tout devient possible. Signe de la prise de pouvoir par la puissance de l'imaginaire, tout commence par le théâtre dans le théâtre avec une troupe de quatre comédiens-artisans aux visages cagoulés par un bas, un peu comme des bandits. Ce qui diffère du dialogue inaugural originel, au cœur de la cité d'Athènes, où la loi du pouvoir s'associe à celle des pères. En proie à la force de leur désir, les corps s'affirment, le jeu se déploie dans une physicalité assumée, volontiers burlesque. Les comédiens sont tous excellents. On retrouve des fidèles de la compagnie, dont Pierre-François Doireau, Maxime Guyon, Pauline Jambet, ainsi que Clémence Boissé, Maxime Crescini, Marion Lambert et Juliette Launay. Les mêmes interprètent les amoureux et les artisans. Dans cette mise à l'épreuve fantasmagorique, le suc magique de la scène révèle la ronde des désirs et l'instabilité des êtres, si différents, et si semblables.

Agnès Santi

Companhia Espaço Mágico

Le Nietzsche, du cheval
nous ne savons rien



A portrait of João Paulo Lorenzon, a man with curly brown hair and a light beard, looking directly at the camera. He is wearing a dark shirt. The background is a light, textured yellow.

OFF

la terrasse

Festival d'Avignon 2026

REPÉRAGE

João Paulo Lorenzon fait son retour à **Avignon** avec **deux propositions**

« Le corps n'est pas le véhicule du personnage, il est le personnage. Je cherche à créer les conditions pour que quelque chose d'incontrôlable puisse traverser la scène, pour que les corps puissent enfin voler. »

théâtre - entretien

la terrasse

Qu'est-ce qui vous lie à Avignon et son festival ?

João Paulo Lorenzon : À l'heure où l'avancée technologique nous capture dans une distraction permanente, le théâtre garde quelque chose d'irremplaçable. Quand les gens sont dans une salle de théâtre, ils sont là ensemble, tous vivants, témoins du même événement. C'est cela qu'Avignon incarne mieux que n'importe quel autre endroit au monde.

la terrasse

Pouvez-vous nous présenter les deux spectacles dans lesquels vous êtes à l'affiche ?

J.P.L. : *Nietzsche, du cheval nous ne savons rien*, part d'une scène où Nietzsche, croisant un cheval brutalisé par son cocher, se jette sur l'encolure de l'animal, avant de sombrer dans le silence et la folie. *On n'est jamais aussi fort que lorsqu'on n'a plus aucune force* s'inspire de l'univers de Sarah Kane et part d'un paradoxe : là où nous sommes les plus fragiles, quelque chose de vital palpite, refuse de disparaître.

la terrasse

Quel acteur pensez-vous être ?

J.P.L. : Dans *Nietzsche, du cheval* nous ne savons rien, mon travail d'acteur repose sur une expérience physique fondamentale : le corps scindé. Un côté ressent le plaisir de la force, l'autre s'horrifie de ce plaisir. Le défi technique et émotionnel est précisément là : laisser les deux mouvements coexister dans le même instant, sans que l'un annule l'autre.

Entretien à lire en intégralité sur journal-laterrasse.fr

ilustrada

Solo revê loucura de Nietzsche com uso de chicote em cena e reflexão filosófica

Peça com João Paulo Lorenzon, inspirada em poema de Denise Stoklos, estará em festival na França e chega a São Paulo em setembro

Cristina Camargo

SÃO PAULO No centro da sala de uma casa ampla no Morumbi, zona oeste de São Paulo, o ator João Paulo Lorenzon fica em silêncio por alguns minutos antes de começar o ensaio do solo "Nietzsche, do Cavalo Nada Sabemos". Ele tira a camisa, prepara a sonoplastia e entra em cena para em seguida surpreender os convidados da sessão com diversas chicotadas aplicadas no próprio corpo.

As marcas da flagelação logo ficam visíveis em manchas vermelhas no dorso. Não há expressão de dor, mas muita concentração e preparo físico. A intenção da performance é mergulhar nas profundezas da alma humana e refletir sobre violência, destruição, culpa, desejo e reparação.

Um poema escrito por Denise Stoklos inspirou o artista a criar o espetáculo, que vai estrear na programação paralela ao Festival de Avignon, na França, neste mês. Ela enviou o texto após assistir duas vezes a outra peça de Lorenzon, "Quase Infinito", solo em cinco atos em que ele se alimenta da atmosfera de contos do argentino Jorge Luis Borges para refletir sobre angústias e dores modernas.

No poema, a atriz, dramaturga e diretora paranaense aborda o episódio que marca o início do colapso mental de Friedrich Nietzsche, ocorrido em Turim, na Itália, ao ver um cavalo chicoteado pelo cocheiro. O filósofo alemão atirou-se no pescoço do animal e entrou em silêncio profundo.

"Achei que poderia tirar algo dali", diz Stoklos sobre o envio do poema, logo após ficar impressionada com a atuação. "Pois ele imediatamente entrou em modo de interpretação e foi escrevendo seu próprio texto a partir do que eu enviei." Lorenzon começou a construir um corpo cênico para o tema e pensou em sons e imagens para contar a história de uma forma pessoal.

"Fiquei muito feliz com essa abertura dela, agarrei com todas as forças e a convidei para dirigir", afirma Lorenzon sobre a parceria. Além de Stoklos, o solo tem direção da atriz Alessandra Maestrini.

Esta define Lorenzon como um artista do espaço, que consegue unir as artes cênicas às artes plásticas. "Ele é muito inovador, genial mesmo", afirma. A partir da concepção dele, a atriz e diretora faz um trabalho voltado à atuação, o que inclui a voz, os movimentos, a in-

terpretação do texto e a presença cênica, com suas dinâmicas, nuances e entrega energética.

A psicanalista Renata Zambonelli, que também assina a dramaturgia, levou para o projeto referências como os filmes "O Cavalo de Turim", de Béla Tarr, uma recriação do que teria acontecido com o animal após ser salvo por Nietzsche, e "Eo", do polonês Jerzy Skolimowski, sobre um burro que flagra as violências e as ternuras da humanidade ao decidir deixar o circo onde nasceu.

Lorenzon e Zambonelli também pesquisaram a tese de não separação de natureza e cultura da filósofa Donna Haraway. "A peça foi do capítulo do Nietzsche para um olhar sobre a violência humana e a possibilidade de ternura também", diz o ator.

Ao buscar uma possibilidade de esperança para o final, ele e a parceira chegaram a uma obra do artista alemão Dominic Kiessling, uma espécie de água-viva manipulada em cena, com uma coreografia que remete à continuidade da vida. A performance é apresentada como um convite a inventar novas formas de viver diante dos assombros provocados pelo mundo em pedaços.

"Vivemos como se fôssemos completamente descolados da natureza, como se só existisse a política entre os homens e chegamos em um estado muito perigoso para todas as espécies", afirma Zambonelli. O solo de Lorenzon é mais físico do que verbal e tenta não reproduzir o ceticismo diante de um mundo ameaçado, ao mesmo tempo em que não cede a uma representação ingênua ou alienada.

A filosofia de Donna Haraway ajudou a dupla de dramaturgos a um caminho cênico que não é o dos negacionistas, aqueles que não acreditam nos riscos para a humanidade; nem o dos que acham que não há mais o que fazer e ficam paralisados diante da ruína.

"A ideia é a do borramento das fronteiras entre espécies", diz Zambonelli. O espetáculo parte de uma figura dominadora que desmorona e de repente dança com a escultura em formato de água viva, parecida, para alguns olhares, com uma placenta. Pode ser também um cavalo simbólico, como o do enlouquecimento de Nietzsche. "Eu gosto da respiração dessa obra, é uma coisa viva, uma membrana com fronteiras que dançam, enchem e esvaziam de ar, é fluída", afirma o ator.



João Paulo Lorenzon na peça "Nietzsche, do Cavalo Nada Sabemos" Divulgação



TERRAÇO PAULISTANO

Humberto Abdo

Gênios e loucos

Onze anos depois de ser adorado por público e crítica pelo solo *Nijinsky — Minha Loucura É o Amor da Humanidade*, o ator paulistano **João Paulo Lorenzon** retorna ao Festival D'Avignon, na França, um dos mais importantes do mundo, com dois espetáculos inéditos no circuito off da mostra. No teatro La Scierie, ele fará onze apresentações de *Nietzsche — Do Cavalo Nada Sabemos*. Texto dele com a psicanalista Renata Zambonelli, dirigido por Denise Stoklos e Alessandra Maestrini, a peça parte de um episódio real ocorrido com o filósofo alemão Friedrich Nietzsche (1844-1900), em 1889, em Turim. Ao ver um cavalo sendo maltratado por seu criador, ele se agarra ao pescoço do animal para tentar salvá-lo — esse teria sido o gatilho para seu colapso mental. “A Denise escreveu um poema em que Nietzsche conversa com aquele algoz, e construímos a história a partir deste mote. A peça questiona se, apesar da violência, há espaço para a ternura, a esperança, se há naquele homem outras emoções”, conta João, que também já encamou no palco Van Gogh, outro gênio assombrado pela loucura. “Sou apaixonado por esses desajustados, que desafiam a vida comum. Esse limiar entre o voo e a queda sempre me fascinou muito”, conta ele, que vai estreiar o espetáculo em setembro no Sesc Ipiranga. João também escreveu e dirigiu *Nunca Se Tem Tanta Força Como Quando Não se Tem Força Nenhuma*, com Julia Setubal, que fará três apresentações no Théâtre des Vents. (Fabio Codeço)

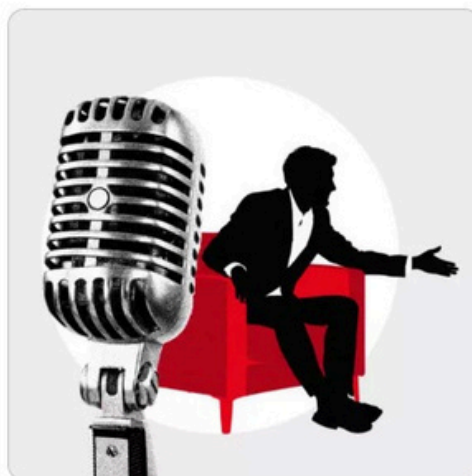
Foto: Mauro Regis / Agência Olycom



ARTE EM CAMPO

Para marcar a contagem regressiva da Copa do Mundo Feminina de 2027, prevista para junho do ano que vem, Aline Bispo inaugurou um mural exclusivo na Rua Mário de Alencar, próxima ao Beco do Batman. A obra integra a ação da Fifa de trazer intervenções artísticas às oito cidades-sede brasileiras, com todas as obras criadas por artistas mulheres.

Foto: Olycom

**RFI CONVIDA**

João Paulo Lorenzon revisita Nietzsche para questionar violência, empatia e animalidade em Avignon

Publicado em: 21/07/2026 - 17:02



Ouvir - 06:04



Compartilhar



Acrescentar na lista de leitura

Onze anos depois de sua passagem pelo Festival Off de Avignon com *Nijinsky*, o ator, diretor e performer brasileiro João Paulo Lorenzon retorna à cidade francesa com *Nietzsche, do cavalo nada sabemos*. Inspirado no episódio em que Friedrich Nietzsche abraçou um cavalo espancado nas ruas de Turim, pouco antes de mergulhar definitivamente na loucura, o espetáculo transforma uma das imagens mais enigmáticas da história da filosofia em uma dramaturgia física e sensorial sobre violência e empatia.

Cie Mouvement(é)

Souvent je commence par
tomber



la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

AVIGNON / 2026 - AGENDA

« Souvent je commence par tomber » par la compagnie MouvemenT(é)s



LASCIERIE / CHORÉGRAPHIE ET
DANSE D'AURORE FLOREANCIG /
TEXTES DE JEAN-MARC FLAHAUT
ET AURE FLOREANCIG / À
PARTIR DE 8 ANS.

Publié le 5 juin 2026 - N° 345

Comment la campagne nourrit-elle et isole-t-elle les imaginaires ? Aurore Floreancig répond par un solo de danse contemporaine portant une parole engagée sur l'élan, l'envol et l'émancipation.

« *Comment faire face quand tout autour semble faire obstacle ?* » Telle est la question à laquelle répond la danseuse et chorégraphe Aurore Floreancig dans ce spectacle où elle raconte, par le mouvement et le texte composé avec Jean-Marc Flahaut, son enfance en zone rurale, territoire ambivalent à la fois éloigné des centres de formation permettant à des jeunes avides de danser de trouver les moyens d'assouvir et de perfectionner leur passion naissante, et riche de ressources collectives et fédératrices. Conservatoire loin de la maison familiale, premier solo dansé au bal du village : sur une musique originale de Laurent Doizelet, Aurore Floreancig raconte les obstacles et la persévérance, la patience et la férocité joyeuse qui permettent de relever les défis et sauter les barrières, faisant sien l'adage beckettien de *Cap au pire* : « *Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.* »

La lettre du spectacle

L'INFORMATION DES PROFESSIONNELS DU SPECTACLE VIVANT

BIMENSUELLE
N°606
12 juin 2026

PREMIÈRE FOIS

Aurore Floreancig en solo à LaScierie

Aurore Floreancig foulera ses premières planches du festival Off cet été avec le solo *Souvent je commence par tomber*, créé en 2025. Ce spectacle fait partie de la sélection officielle de la région Hauts-de-France pour le festival d'Avignon, et sera donné pendant tout le festival à LaScierie (21h20, 50 minutes). La danseuse, chorégraphe de la Compagnie MouvementT(é)s créée en 2018, soutenue par la DRAC Hauts-de-France, a coécrit les textes avec

Jean-Marc Flahaut autour de son histoire qui a débuté dans la ruralité, loin des conservatoires.

Écriture poétique

« Le spectacle raconte mon parcours, et c'est aussi un prétexte pour parler des notions d'effort, de persévérance », détaille-t-elle. « C'est joyeux, une sorte d'émancipation, et une manière de parler de cet amour de l'art et de la passion qui nous pousse à faire des choses ». Mais aussi, dit-elle, de la difficulté de l'accès au plateau quand on est loin de ce monde. « Cela reste une pièce chorégraphique, avec une écriture poétique, fragmentaire, dans une certaine épure avec un texte utilisé en trois dimensions: narrative, sur les mots, et dans leur musicalité », insiste Aurore Floreancig. « Il y a suffisamment

de mots pour que le spectateur soit embarqué dans le fil conducteur du personnage que j'incarne tout en laissant place à l'imaginaire. »

Trois formes possibles

Ce spectacle qui a déjà bien tourné dans les Hauts-de-France, en Normandie voire en Bretagne, a été créé sous trois formes: plateau, hors les murs (en autonomie complète) et en version lecture dansée à destination des médiathèques. Une multiplicité qui a séduit. Cette première fois en Avignon vient à point nommé dans sa carrière: « C'est un tournant, car je suis en train de trouver quelque chose de l'ordre de l'esthétique. » Le dispositif de la région, sans quoi ce projet n'aurait pas été possible, reconnaît-elle, lui permet également de « défendre une identité de compagnie » en la propulsant à la rencontre de nouveaux réseaux de diffusion. ● Jérôme Vallette



GABRIELA TELLEZ

➤ *Souvent je commence par tomber.*

cult.
news

Danse Festival d'Avignon

Avignon OFF : L'art de se relever – « Souvent, je commence par tomber »

d'Aurore Floreancig

par Beatrice Lapadat

28.07.2026



Dans une performance énergétique et imprégnée de sensibilité, Aurore Floreancig illustre dans *Souvent, je commence par tomber*, présentée à La Scierie en Avignon OFF, le désir de conquérir l'univers de la danse malgré tout obstacle extérieur.

« T'es nulle » ou comment effacer le passé

Elle entre en salle par la même porte que les spectateurices avaient franchie il y a quelques minutes. Bien qu'elle s'affiche en tenue sportive, tout dans sa gestuelle et dans sa posture corporelle indique la grâce et la minutie d'une danseuse bien familière à la virtuosité de cet art. Pendant qu'elle abandonne ses baskets en couleurs et son gilet pour commencer ce qui s'apparente à un entraînement de danse, on note la finesse de ses gestes, mais aussi une énergie qui se relèvera inépuisable dans les séquences qui suivent. Les pliés, les relevés et les spirales s'enchaînent dans un jeu captivant, non moins imprégné d'humour lorsqu'elle indique ses actions à travers une série de paroles répétées en boucle pour se motiver. Les premières minutes indiquent déjà une dramaturgie subtile, qui s'extrait du piège du pathos inutile. Ce qui aurait pu évoluer dans la direction d'une ennuyeuse virtuosité d'athlète olympique est contré non seulement par les tournures ludiques et légères glissées dans une chorégraphie de la prouesse, mais aussi par les touches, à la fois ironiques et tendres, qui s'invitent dans le texte signé par Aurore Floreancig et Jean-Marc Flahaut. La petite « cowboy » assignée à ce rôle dans le cadre d'une festivité scolaire se métamorphose alors en danseuse qui sait faire d'une ancienne blessure un atout et même un prétexte pour une thérapie par l'humour.

Soudainement, une ambiance plus grave s'installe sur le plateau presque dépouillé (scénographie Frédéric Limonet), doté uniquement d'un tapis de danse et de miroirs similaires à ceux que l'on retrouve dans les studios de danse. Se regardant dans la glace, dos étiré et avec les bras formant deux lignes fines en tension, Aurore se remémore trois paroles qui lui avaient été adressées autrefois, bien avant qu'elle ne devienne cette femme pleine d'une confiance et d'une luminosité contagieuses : « T'es nulle ». Comment mesurer l'impact que de tels mots peuvent avoir sur une fille qui cherchait une échappatoire à travers la danse ? Comment persévérer lorsque, face à ce mépris, la jeune danseuse aspirante doit aussi gérer le refus net d'une famille, obligée par les conditions socio-économiques auxquelles elle était assujettie, de l'orienter vers des formations plus « pratiques » ? « T'es nulle » d'un côté, « De toute façon, la danse ne mène nulle part » de l'autre. Comment se frayer un chemin lorsque tout dans son habitus peut laisser croire qu'il vaudrait mieux abandonner ?

Persévérer, avancer, se transformer

Une partie de la réponse à cette question se retrouve dans un extrait de ce texte-témoignage qui revient de manière récurrente dans la performance à travers la voix off – toujours celle de l'artiste – pendant qu'elle exécute impeccablement ses figures chorégraphiques : « Accepter de ne plus laisser place aux doutes/ Accepter d'aller chercher ce truc qui nous dépasse/ Accepter de se livrer sans condition. » Des paroles qui résonnent de manière bien plus puissante et authentique lorsqu'on prend connaissance de la trajectoire sinueuse, voire hostile, que la jeune danseuse a dû traverser pour arriver sur cette scène. Loin d'être ancrées dans une morale inspirational à l'américaine qui n'a rien à dire à part des mots creux, ce sont les paroles d'une artiste ayant vécu au plus profond de sa chair la

violence d'une réalité économique et culturelle qui aurait pu l'empêcher de s'épanouir dans ce qui est aujourd'hui sa vocation et sa profession.

Aurore Floreancig ne dénonce pas, n'accuse pas et n'affiche aucune revendication de manière manifeste, bien qu'elle soit tout à fait en droit d'adopter une pareille posture. Le déploiement dramaturgique de son récit, prolongé par des mouvements habilement mesurés et éloignés d'une expressivité excessive, permet à chacun.e de lire entre les lignes et d'en tirer les conclusions sur les limites d'un système qui s'avère plus restrictif pour certain.e.s que pour d'autres. Et ce, en fonction de critères purement aléatoires, comme le lieu de naissance ou le milieu social auquel les géniteurs, transmetteurs d'un héritage matériel et symbolique, sont circonscrits. Habitant dans un village assez éloigné du conservatoire de Rouen, Aurore doit confronter la distance, les doutes des proches et ses propres angoisses lorsqu'elle se retrouve, encore trop jeune, dans un milieu peu familier.

On ne peut pas s'empêcher de penser ici aux recherches de [Pierre-Emmanuel Sorignet](#), qui a enquêté avec lucidité sur les conditions matérielles produisant ce qu'on appelle avec emphase le « prestige » du danseur, examinant avec acuité la « violence symbolique (...) suscitant des affects, comme l'humiliation, la honte de soi et des siens et/ ou la colère » (2021). Si la danseuse et chorégraphe normande est aujourd'hui devant son public, c'est qu'elle a réussi à se soustraire à ce réseau de violence symbolique. Toutefois, lorsqu'on regarde ses victoires dansées, difficile de ne pas penser à toutes les petites Aurores qui aujourd'hui même risquent de ne pas pouvoir poursuivre leur passion faute d'avoir été nées dans la « bonne famille » et au bon endroit.

Revendication ultime, fabriquer de la joie

Encore une fois, la chorégraphe-interprète ne tarde à aucun moment sur le territoire de la culpabilisation ou de la dénonciation, dirigeant toujours sa performance dans le sens de l'effervescence de la persévérance et l'exultation de la possibilité de poursuivre sa vocation. La reprise – visiblement passée par les filtres de l'autofiction – d'une danse qu'elle avait performée à 12 ans lors de la fête du village en est l'image parfaite. Toujours entre enfant espiègle et danseuse qui ne craint pas la prouesse la plus exigeante, Aurore Floreancig transporte les spectateurices dans son village, non sans l'aide de quelques éléments de décors simples, mais efficaces, comme les ampoules colorées déposées au sol. C'est ici qu'elle semble avoir eu, pour la première fois, une validation collective après un épisode d'élévation physique et spirituelle pendant une danse pourtant plutôt « pop » si l'on se fie à ce qui est représenté aujourd'hui sur scène par une Aurore adulte.

Cette fête traduite au temps présent constitue non seulement l'une des marques les plus percutantes de sa virtuosité et de son ingéniosité artistique, déployée sur la musique entraînante de Laurent Doizelet, mais aussi un moment singulier dans la manière dont elle tente de faire lien, jusqu'à la communion, avec son public d'ici et maintenant. Sans séduction forcée, l'interprète installe tout simplement un cadre de générosité, peut-être pour donner ainsi en retour ce qu'il lui a été donné alors que les obstacles étaient si nombreux. Comme, par exemple, l'enseignante bienveillante qui lui avait dit à 19 ans, sur le territoire si lointain du Paraguay, qu'elle devait absolument danser, réparation symbolique et effacement du douloureux « T'es nulle ». La joie qu'Aurore Floreancig fabrique aujourd'hui sous les yeux et avec la complicité du public n'est ni celle de la naïveté ni de la foi aveugle en l'idée de perfection, mais celle d'un corps qui s'est heurté, blessé et qui est tombé tant de fois « pour rebondir et mieux me relever ».

[Notre dossier Festival d'Avignon](#)

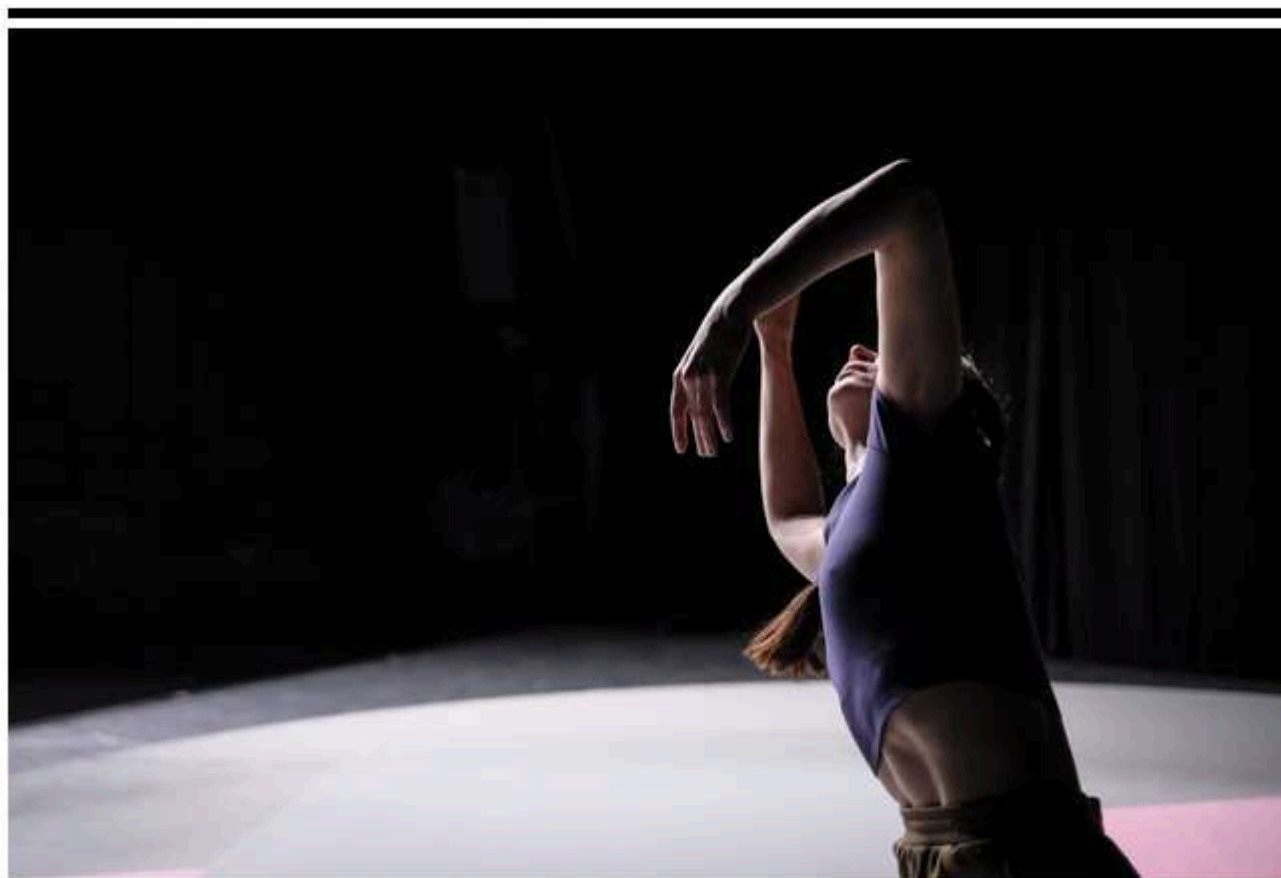
Spectacle de la sélection officielle Région Hauts-de-France

[Informations ici](#)

Visuel © Gabriela Téllez

« SOUVENT JE COMMENCE PAR TOMBER », LA RAGE DE DANSE

Posted by *redaction* on 15 juillet 2026 · [Laissez un commentaire](#)



lebruitduoff.com – 15 juillet 2026

SOUVENT JE COMMENCE PAR TOMBER – Aurore Floreancig – Compagnie Mouvement(é)s – La Scierie, Studio – Du 4 au 25 juillet à 21h20 – 55 mn – Relâche les 15 et 22.

Écrire à propos de la danse quand on n'en connaît pas forcément la grammaire. « T'es nulle » lui a dit la fille quand elle est arrivée à l'école de danse. Dont acte en ce qui me concerne. Et je vais néanmoins persévérer comme le préconise Aurore Floreancig. Chorégraphe et danseuse de cette très belle pièce chorégraphique. Sensible et lumineuse. Persévérer parce que les chemins de l'aventure artistique ne sont jamais une évidence et que son propos nous raconte justement cette expérience. Ce cheminement de tous les instants quand « le conservatoire ce n'est pas pour des gens comme nous et danser ne mène nulle part ». Du village de campagne aux couleurs du Paraguay le chemin s'illumine au long du parcours. Avec ferveur et détermination. Une foi inébranlable qui mène au spectacle de ce soir. Et aux spectacles à suivre.

Seule. Et prendre le temps de l'échauffement. Faire silence. Et le vide. Et le mouvement gymnique devient dansé. Magie du corps. Plié, déplié. Visage offert. Ouvert. Musique scandée. Celle originale de Laurent Doizelet. Pour imprimer le rythme. Et le souffle et ces cris murmurés qui échappent. Corps équilibre. Pause. Le récit des années se fait au fil des mots dits, parfois superflus, tant le corps les exprime. Pause. « Trop de gingembre » Clin d'œil à ces moments acides et quand il faut grandir. La danse à l'école. Puis les cours. Le lycée. Double image dans le miroir. Musique électronique. Quand le corps réponds au corps dans son reflet. « Respire ». Images miroir fragmentées. Arpenter le sol de tout son corps. Y chercher sa racine. Tournoyer et implorer le ciel. « Accepter de se livrer. Se mettre à l'épreuve. » Pas de place pour le doute. Ne rien lâcher. Mots dits et redits comme un mentra. Un autre miroir. Nouveaux fragments de corps dessinés. Le geste dédoublé. Multiplié dans ces mouvements brefs et cassés. Se fondre dans le sol et l'orangé de la lumière. Guirlande de lumière et long tapis miroir. Une autre histoire de campagne. Simple et festive. Sensuelle et comme orientale. Se dénouer les cheveux. En faire un partenaire. Sentir l'odeur du bois et de la sueur. Danser. Chorégrapier. Danser encore. Toujours et pour toujours.

Singulière chorégraphe. Danseuse exigeante. Emplie d'une folle et poétique énergie. Qu'elle nous offre avec une générosité de chaque pas. De chaque geste. Visage ouvert comme un récit à transmettre dans le désir. Celui de créer. Celui qui anime visiblement toute cette belle équipe de création.

« Souvent je commence par tomber – Avignon OFF 2026 »

La gravité, c'est pas grave

14 juillet 2026



La danse peut-elle faire récit ? Art non verbal, peut-elle raconter une histoire ? Bien sûr que oui, *Le lac des cygnes* par exemple ! Les mouvements chorégraphiques sont toujours associés à des images, des sentiments et parviennent aisément à nous affecter. Ainsi, de geste en geste, de pas en pas, un ballet raconte son histoire. Dans *Souvent, je commence par tomber*, Aurore Floreancig, chorégraphe et danseuse le fait à sa manière...

Par la voix, l'artiste raconte en *off* des épisodes de son histoire de petite fille passionnée de danse dans un milieu familial, social et géographique faisant obstacle à la réalisation de sa passion. Un village de Normandie, une école de danse à 35 km – privée en plus ! À une heure de route, Rouen, le conservatoire le plus proche. Des parents fourmis plutôt que cigales, pour qui danser n'est pas un métier, « de toute façon danser ne mène nulle part ». Et pour finir, le regard méprisant des autres filles se rêvant « petits rats » mais vraies langues de vipères.

Voilà comment on risque de tomber avant même de commencer à sauter, à danser ! Ensuite, ça continue, on tombe vraiment, mais qu'importe ! La gravité est une loi de la nature, debout on tombe déjà ; la gravité ce n'est pas *grave* dès lors qu'on se relève et qu'on reprend l'exercice. C'est cela que ce spectacle autobiographique d'Aurore Floreancig raconte aussi, surtout par sa chorégraphie. D'abord des mouvements d'échauffement, puis d'exercices, puis ceux d'une recherche chorégraphique originale où le sol a son importance. Il y a les mots qu'on entend et décode, mais les gestes *racontent* par eux-mêmes, ils tiennent discours par les articulations de tous les membres, les mises en actions de toutes les parties du corps souple et agile de la danseuse. Le discours *off* est doublé par un autre *texte* non langagier ; pas une traduction ni un sous-titre, mais vraiment une autre façon de raconter, un autre *langage*. Une *langue* du mouvement et du rythme, faite de phrases physiques. Une grammaire articulée si précise qu'elle permet une syntaxe dynamique, riche, ornée, variée. Des phrasés corporels, une poétique gestuelle dont l'aisance est si grande qu'elle paraît facile, évidente, mais, assis à trois ou quatre mètres, on sent le travail et la puissance. La parole chorégraphique fait récit et le public, lui, fait l'expérience de ce qu'est une réelle perception kinesthésique de *l'écriture-danse*. On saisit chaque pas, chaque mouvement de bras, de mains, de tête, de doigts, de cou, de tronc, de hanches, de pieds, comme les éléments articulés du tout de la danse, art de l'incarnation, du désir et de la persévérance ; on ressent la nécessaire résilience mais aussi la jouissance de la danse en acte. La danseuse nous communique le bonheur que lui procure son art.

Sélectionnée et soutenue par la Région Hauts de France, la pièce chorégraphique d'Aurore Floreancig tourne sur toute la saison 2026-2027, dans plusieurs collèges de la Somme et dans de nombreux centres culturels, d'Abbeville à Lille. Pas étonnant, car en plus de sa valeur esthétique, *Souvent je commence par tomber* a non seulement une dimension pédagogique mais ouvre aussi à une réflexion philosophique dont les enjeux sont essentiels, allant d'une réflexion sur notre rapport au monde physique à une éthique du désir comme réalisation de notre être. C'est beau et d'une grande simplicité, c'est aussi profond à la surface même du sol sur lequel évolue Aurore Floreancig, un sol commun, obstacle et complice de toute danse.

Jean-Pierre Haddad

Festival Off d'Avignon – La Scierie, Le Studio. 15 Bd du Quai Saint Lazare, 84000 Avignon. Du 4 au 25 juillet 2026, à 21h20. (Durée 50 mn) Relâche les 8,15 et 22 juillet.

Informations et réservations :

<https://lascierie.coop/festival-avignon-off/programmation/souventjecommecepartomber>

Cinq compagnies picardes à Avignon, cinq univers à partager

Accueil > Sorties et loisirs

Grâce au dispositif « Hauts-de-France en Avignon » de la Région, dix compagnies théâtrales sont aidées financièrement et logistiquement pour présenter leur spectacle dans le plus important festival français. Cinq d'entre elles sont picardes, elles ont pris quelques minutes au milieu du casse-tête des préparatifs pour nous parler de leur œuvre et de leurs attentes.

► « Souvent je commence par tomber » par la Compagnie Mouvement(é)s (Amiens)

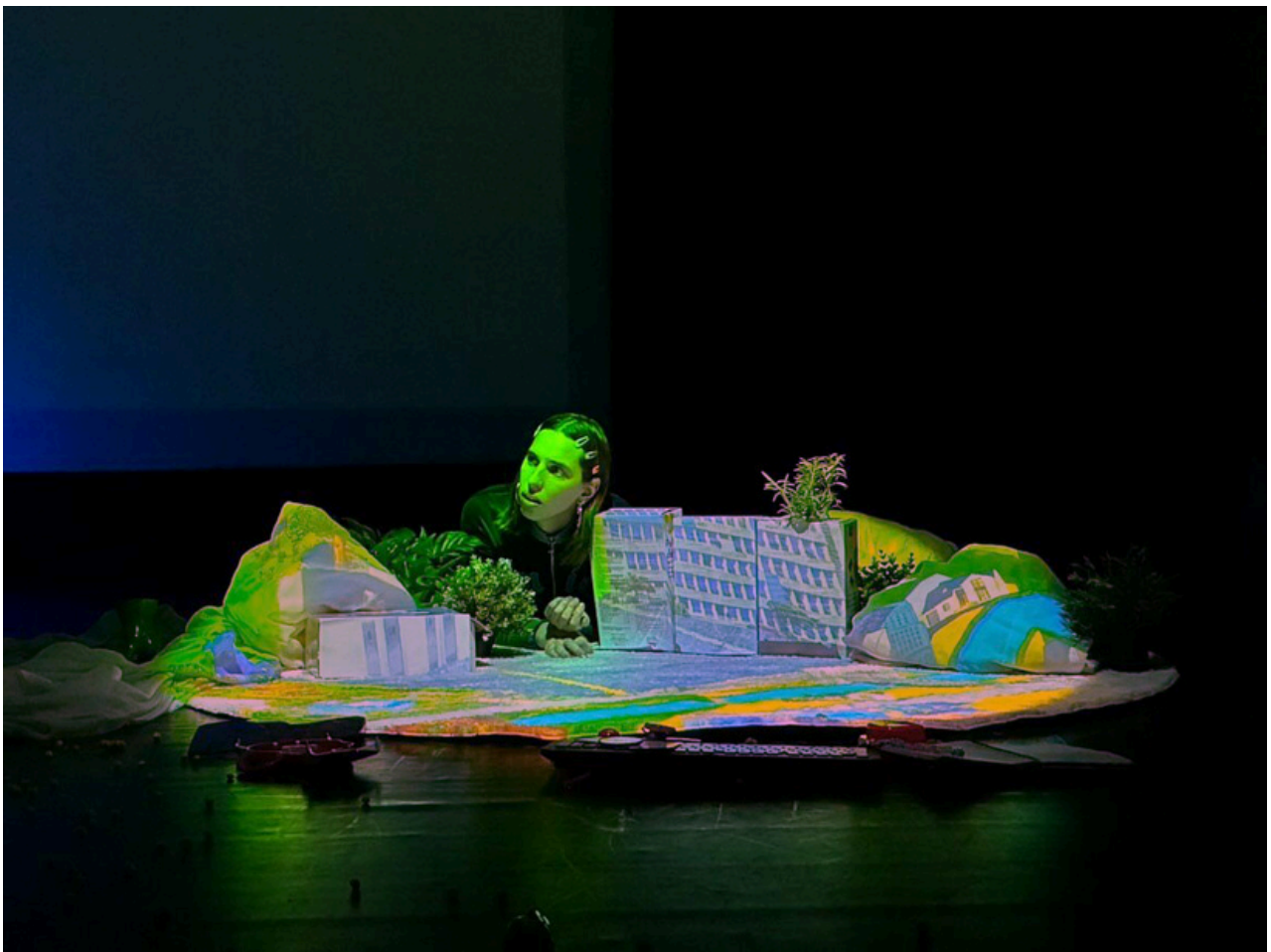
Aurore Floreancig voit la danse comme un élan, un partage, un lieu de tous les possibles. Ce spectacle chorégraphique intimiste et plein de pep's sera sa première en Avignon : « C'est une pièce témoignage. Un solo de danse engagé, qui porte une parole sur un parcours de vie, la persévérance, comment dépasser les obstacles... C'est une danseuse qui grandit en milieu rural, loin des infrastructures artistiques, elle devra trouver son chemin vers l'art. C'est dur mais aussi lumineux car je parle des mains tendues, de moments fédérateurs. C'est un voyage initiatique, jusqu'à l'affirmation de soi. C'est aussi une mise en abyme de la création <UN> : des questionnements autour d'un spectacle, les doutes, les pertes de confiance, les failles... Le spectateur partage la vie d'un danseur qui s'échauffe, essaie, tombe, recommence les mêmes gestes jusqu'à être prêt. Et peu importe l'envie, la fatigue, ce qui se passe dans sa vie, l'artiste devra toujours être au rendez-vous, sur scène.

Le spectacle alterne texte et danse. J'ai travaillé avec Jean-Marc Flahaut qui écrit de la poésie en prose, assez fragmentaire. C'est à la fois épuré et ancré dans le concret, entre beauté et autodérision. Parfois je m'empare du texte mais le plus souvent c'est une création sonore, une voix nue, sincère qui raconte. L'accueil que le public a réservé à cette pièce m'a convaincue de tenter l'aventure d'Avignon. Ce spectacle parle aux gens, chacun y reconnaît ses propres empêchements, son propre désir d'émancipation, ses rêves. C'est ma première sur scène à Avignon, ça me rend joyeuse, c'est un aboutissement. J'ai des étoiles dans les yeux, clairement, même si je sais que ça va être dur et fatigant. Je vais essayer, chaque jour, de me dire : profite ! »



Aurore Floreancig se raconte en texte et en mouvements - Gabriela Tellez

Cie Supersueurs collégienNe = p



Snowapple Collective

The Fairy Queens



la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

«The Fairy Queens», cabaret inspiré par le « Songe d'une nuit d'été », créé par le Snowapple Collective



La Scierie / Création collective de Eva Schumacher, Laurien Schreuder, Illel Elil et Antonio Alemanno

Publié le 6 juin 2026 - N° 345

Le Snowapple Collective renouvelle le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare dans leur nouvelle création *The Fairy Queens*. Un théâtre musical qui mélange performance, opéra, cabaret et musiques électroniques.

Le *Songe d'une nuit d'été*, version cabaret ultra contemporain. Le Snowapple Collective, laboratoire d'expérimentations artistiques baroque et burlesque, présente sa nouvelle création, version musicale de la pièce *I Remember*, adaptation théâtrale du *Songe*. Les quatre artistes s'inspirent du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, pour le moderniser et le débrider. Les normes sociales, de genre et du désir sont ébranlées, remises en question au fil du cabaret musical. On retrouve les personnages féériques Titania et Obéron, le lutin Puck mais aussi le « Bard ». La création sonore, en collaboration avec le contre-ténor électro-pop Illel Elil, joue avec l'opéra et l'électronique. Le collectif international Snowapple, déjà implanté au Mexique, aux Pays-Bas, en France et en Italie, prévoit une tournée de *I Remember*, ainsi que la sortie d'un album.

Siloé Lemaître

Cie Mélodie Preux

Devenir Reine (ou Queen B)



Vu le 15 juillet 2026 @ LaScierie, Avignon

<https://cult.news/scenes/performance/o-davignon-devenir-reine-ou-queen-b-de-pauline-tremblay-penser-le-feminisme-autrement/>

cult. news

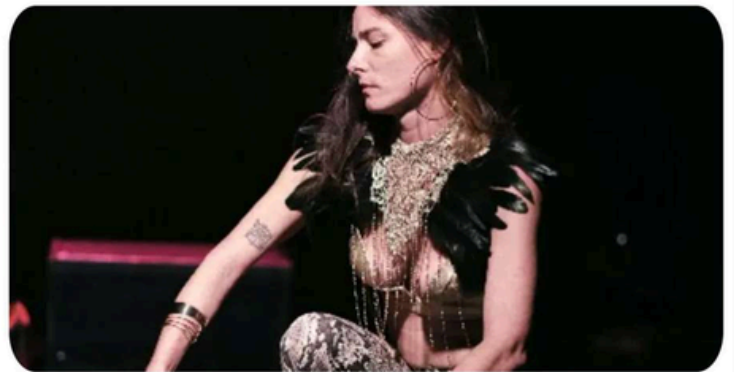
s & Mathilde Monnier est annulée à cause du risque d'incendie → 26.06.2026 : La mairie de Paris annule La marche des fiertés et

Festival d'Avignon

Performance

OFF d'Avignon : « Devenir reine (ou Queen B) » de Pauline Tremblay – Penser le féminisme autrement

par Beatrice Lapadat
17.07.2026



Entre humour et sens de l'urgence, Pauline Tremblay décortique, dans *Devenir reine (ou Queen B)* les multiples hypostases de nos combats féministes.

Être femme ou le poids des injonctions contradictoires

Il faut être libre et indépendante. Il faut savoir trouver son style, mais il faut aussi rester crédible et sérieuse pour éviter « les bricoles ». Il faut savoir être sexy, mais pas trop. Il faut être une bonne fille, mais savoir aussi dominer les hommes. Telles sont les injonctions implicites ou explicites qui ressortent de l'épatante performance *Devenir reine (ou Queen B)*, portée par Pauline Tremblay en seulement 20 minutes dans la salle Studio de La Scierie, en OFF d'Avignon. Ces injonctions – aussi contradictoires puissent-elles paraître, ne sont pas si faciles à trancher, même lorsqu'on pense avoir trouvé et façonné notre mode d'être femmes et féministes dans la société contemporaine. C'est ce que nous raconte la performeuse et chorégraphe Pauline Tremblay dans sa courte création imprégnée à la fois d'éléments autobiographiques, des investigations de la culture pop et de références anti-patriarcales.

Diva (a)dorée, diva combattante

Le regard frontal et la posture composée et mesurée que la performeuse affiche en début de performance renvoient tout de suite les spectateurices à l'image de Beyoncé, mais aussi à celle de tant d'autres divas qui aiment l'or et les plumes. Car Pauline Tremblay ne lésine pas sur les moyens esthétiques qui la rapprochent de cette famille de femmes désirées, adorées, contestées, chassées par la presse et par les fans : brassière dorée, chaînes métalliques descendant sur la poitrine, les épaules et les bras couverts de longues plumes noires, des leggings aux motifs géométriques en noir et gris, sandales dorées à hauts talons et de nombreux accessoires qui oscillent entre raffinement et *blingbling*.

Et justement : qui décide des frontières qui séparent le « bon goût » de la « vulgarité », la « cool sexytude » de la provocation et, enfin, la « bonne féministe » de la féministe « à corriger » pour entrer dans les cadres du « féminisme blanc universitaire » qui avait initialement marqué le propre trajet féministe de l'artiste ? *Devenir reine (ou Queen B)* se déploie sur une étendue conceptuelle qui cherche à illustrer la réponse évidente à cette question, en reprenant les marques esthétiques, performatives et chorégraphiques de Beyoncé pendant qu'elle analyse le vidéoclip du hit *Run the world (girls)*. L'exercice de s'assumer en tant que figure contestataire et revendicatrice n'est pas facile lorsqu'à l'enfance on a dû entendre, comme Pauline Tremblay nous le confie, qu'il fallait être plutôt austère et modérée au niveau de l'aspect pour ne pas s'attirer « les bricoles ». Ni quand ses premiers pas dans le combat féministe ont été façonnés par le féminisme blanc occidental. Maintenant équipée de bottes style Dr. Martens, agenouillée, adoptant une posture quadruple ou en se lançant dans des mouvements twerk, l'artiste ne se refuse aucune hypostase qui la soustrait à son enfance « pop » marquée par Spice Girls et par les injonctions familiales. L'image de la diva noire Beyoncé lui sert de prétexte pour une incarnation temporaire de ce qu'elle pourrait être en tant que femme et féministe, tout en faisant constamment allusion à son statut précaire d'artiste intermittente.

Revenir à soi-même

Rejetant les structures binaires de pensée, Pauline Tremblay finit par rendre évident le fait que Beyoncé n'y est pas pour opposer un modèle à un autre et ne tombe pas dans le piège des perpétuelles oppositions restrictives si chères au patriarcat. Après ce bref parcours en pseudo-Beyoncé, elle revient à elle-même. L'artiste se met à chanter, avec une voix puissante et une colère dignes d'une Catherine Ribeiro, un titre punk que l'on retrouve sur un vinyle de jeunesse et dont la pochette a été conçue par son père, « question de budget ». Et finalement, qui *runs the world* ? Définitivement, les femmes qui, à l'instar de Pauline Tremblay, s'assument en tant que telles.

[Notre dossier Festival d'Avignon](#)

CHOLBIZ

David LAFORE

BOUM BOUM





L'Avignonnais David Lafore se produit à La Scierie les 8 et 22 juillet. Photo Clément Foucard

LE DAUPHINÉ
libéré

VAUCLUSE
matin

DL Créer en province : Avignon ou Paris, le choix n'est plus si évident !

Trois artistes confient leur rapport à la capitale, qui reste un centre de décision, et à la cité des papes vis-à-vis de la production d'œuvres théâtrales. Dominique Parry

Faut-il encore passer par Paris pour mener une carrière artistique ? Pour trois artistes qui ont en commun Avignon – le comédien Yann Collette, qui joue dans *Circuit ordinaire*, la comédienne et metteuse en scène Marine Lansman, finaliste 2025 du tremplin La Factory Drama Queen, qui présente *Heal the World* à La Factory, et l'auteur-compositeur-interprète David Lafore, en concert à La Scierie les 8 et 22 juillet – la réponse est plus nuancée que jamais. Si la capitale reste un centre de décision, la création, elle, peut s'épanouir ailleurs.

Pour Yann Collette, Avignon est une évidence. « C'est là où je suis né artistiquement », rappelle le comédien, qui a choisi de s'y installer. Après une carrière riche au théâtre et au cinéma, il revendique un autre rapport au métier, « Quand je travaille, c'est parce que la pièce me touche ». Ce que la ville lui offre avant tout ? « Du temps ».

Marine Lansman, née à Avignon, parle de sa ville comme d'une « matrice », où le théâtre s'est fait vocation. Son départ pour Paris fut « un arrachement » même si elle reconnaît que la capitale concentre encore écoles et réseaux. Pour autant, « l'adresse ouvre des portes, mais un spectacle voyage par sa force propre et pas son code postal ».

Les réseaux sociaux ne remplaceront « jamais une salle et un public »

Installé à Avignon depuis 15 ans, David Lafore partage cette conviction. Il affirme que « faire connaître [ses] chansons, ça peut se faire d'ici », ajoutant qu'il voit même un avantage à vivre sur place pendant le festival.

Les trois artistes s'accordent sur l'évolution apportée par le numérique. « On peut construire une audience sans avoir mis les pieds à Paris », observe encore Marine Lansman, tout en rappelant que les réseaux sociaux ne remplaceront « jamais une salle et un public ». David Lafore reconnaît leur utilité, malgré « ces machines toxiques » dont il se méfie. Tous vantent une qualité de vie propice à la création : « Moins de dispersion, plus d'espace pour l'écriture », résume Marine ; « Je fais tout à vélo... C'est doux ! », sourit David.

Reste le [Festival d'Avignon](#), formidable vitrine mais aussi objet de critiques. Yann Collette regrette qu'il soit devenu « un gros marché », tandis que David Lafore dénonce un Off où « [les compagnies se font saigner](#) de tous les côtés ». Leurs parcours racontent finalement une même histoire : aujourd'hui, la réussite artistique ne se mesure plus seulement à une adresse parisienne mais à la singularité d'un projet et à la liberté de le faire vivre.

Agenda

MERCREDI 8 JUILLET

David Lafore revient à LaScierie à Avignon



/ PHOTO CLÉMENT FOUCARD

L'auteur-compositeur-interprète David Lafore surprendra toujours. Le Vauclusien revient à domicile pour un concert-spectacle tout acoustique dans lequel théâtre, poésie contemporaine et burlesque. Sur scène, il sera accompagné par le batteur Gildas Etevenard, un habitué de la musique improvisée. Pour ceux qui rateraient ce moment artistique si singulier dont David Lafore a le secret, une deuxième date est prévue le mercredi 22 juillet.

La Scierie, Avignon, les 8 et 22 juillet à 19 h 45. Tarif plein 18€, réduit et carte Off 12€, enfant 6€.

Le Canard enchaîné

David Lafore – “Boum Boum”

QUOI, vous n'avez encore jamais vu l'esbaudissant David Lafore sur scène? Alors qu'il tourne sans souffler avec sa guitare virtuose et sa voix unique et son univers, entre récital et poétique happening, et aligne jusqu'à une centaine de dates par an? Partout où on l'invite il va, traçant son chemin insolite et généreux, d'une drôlerie qui n'a d'égale que sa capacité à ouvrir des portes en nous...

Un répertoire déjà riche de près de 80 chansons. Une décontraction et une très familière étrangeté. David Lafore donne deux concerts « Boum Boum » lors de ce Festival, en compagnie de son acolyte Gildas Etevenard. On ne les manquera pas!

● A la Scierie, les 8 et 22/7 à 19h45.

AVIGNON 2026

MERCI À TOUS.TES

POUR CETTE ÉDITION !



15, boulevard du Quai Saint Lazare

84000 Avignon

tél : 04 84 51 09 11

equipe@lascierie.coop

www.lascierie.coop

